

dernières donneront de bons fruits». Puis il s'adressa à Mgr. Joseph Larocque, coadjuteur de Mgr. Bourget, rappelant le désir des curés Duburon (1773-1801) et Deguise (1801-1833) de développer l'instruction publique à Varennes.

Le programme didactique des collégiens différait de celui des filles pour certaines disciplines. Les ententes incluses dans la cession à l'évêque de Montréal explicitaient: «*La lecture, l'Écriture, la grammaire, l'Arithmétique, les éléments de l'Histoire Ancienne et de l'Histoire Moderne, la Géographie, la tenue des livres, le Dessin Linéaire, la Géométrie, l'Algèbre, l'Arpentage, la Littérature, des Notions d'Astronomie &c*» Et lors de la visite des dignitaires, le jour de l'inauguration, un journaliste mentionne que «*les cahiers de dessin linéaire et d'architecture qui furent examinés font preuve de beaucoup de succès dans cette branche importante de l'éducation industrielle.*»<sup>41</sup>

Mais il semble que les Joséphites auraient eu des problèmes de discipline durant l'année académique 1858-59. Le commissaire Massue se voit obligé, en avril, de faire mention de plusieurs plaintes contre l'établissement, particulièrement de celle faite par Evariste Gauthier dit Landreville au sujet de mauvais traitements qu'aurait reçus son fils. Le commissaire Jacques de Martigny, cependant, craignant de retarder la cause de l'éducation par le renvoi des Frères, propose une enquête par le procureur. Mais l'immobilisme du curé le fait soupçonner de partialité envers les enseignants et, le 10 octobre 1859, il est destitué de sa fonction de procureur. Les minutes se lisent ainsi: «*Les commissaires transigent directement avec les sœurs et les frères. L'évêque refuse et s'en tient aux premiers marchés.*» Mais en 1860, M. le curé Desautels, «*qui voulait faire cesser tout doute sur ses intentions vis-à-vis de ses paroissiens*», abandonne à la Fabrique le collège, le Calvaire et l'hospice, conservant «*sa vie durant la jouissance et l'usufruit de ladite terre acquise le 10 mai 1855*». En septem-

41. Contrats no. 2161, 2163, 2363 35 2364. Dans les archives historiques de Varennes.

42. La rigueur de l'histoire exigerait une étude légale plus approfondie. On dit que M. Désautel y contribua de ses derniers. Il est aussi question, relativement à la terre Deguise, que «*l'usage, en usufruit, en appartient au curé actuel sa vie durant*», et d'une rente viagère de 300 livres annuellement.

bre 1862, suite à quatre résolutions expliquant leurs griefs et présentées à l'évêque, les Joséphites quittaient Varennes.

Les prêtres séculiers arrivèrent. Il semble que le collège n'eut pas de nom spécifique jusqu'en 1866. On disait simplement l'école fondée. Puis il prit à cette date le nom de lycée. En 1882, il fut incorporé sous l'appellatif de *Collège commercial de Varennes*. Une douzaine de prêtres y œuvraient. La Commission scolaire se montrait insatisfaite des services, en 1867 et 1868: «attendu que par l'engagement fait entre les prédécesseurs de cette commission et S.G. Mgr. de Montréal, ce dernier fut chargé de faire donner aux enfants de la paroisse une éducation équivalente à un cours complet d'étude, (...) et que dans le collège l'éducation qui y est donnée n'est pas mieux que celle qui est reçue dans les écoles purement élémentaires (etc.)». <sup>43</sup> Nouvelle démarche en 1869, plus radicale encore, et qui indique le déclin des admissions: «la fréquentation étant de 100 au début est de 50 actuellement.»

## LE COLLÈGE SAINT-PAUL

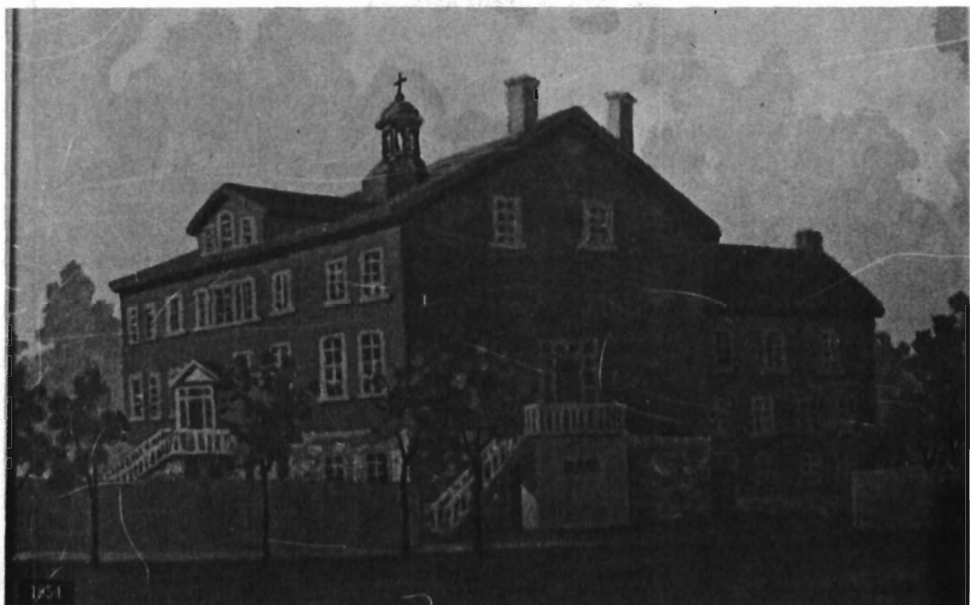
Mais il fallait attendre encore 30 ans avant l'arrivée des Frères des Écoles chrétiennes. Mgr. Paul Bruchési présida aux ententes et le collège fut nommé en son honneur.

Ce fut le Frère Radulphus (Auguste Routhier) qui arriva le premier à Varennes en août 1899; il y fut professeur et directeur musical, et devait y décéder en septembre 1941. Les noms des autres Frères fondateurs sont familiers à plusieurs Varennois: Frère Olippius (Joseph Dorval), décédé en 1932 aux Trois-Rivières; Frère Olivier (Cléophas Garault); Frère Cybar-William (William Brett), décédé à Aurora en juillet 1931; Frère Thaddeus of Mary (Thomas-Francis Kelly), décédé en 1921 au Mont Saint-Louis; Frère Roch; Frère Théonas-Hilany (Louis Vincelette), décédé en 1934.

43. Discours de Marc-Amable Girard, tiré d'un journal et copié par M. l'abbé René Desrochers.

44. Ibidem.

45. Extraits des procès-verbaux de la Commission scolaire de Varennes, 21 octobre 1867 et 17 octobre 1868. Documents Desrochers.



En haut: Toile du Frère Gédéon, 1943. En bas: photo Jean-Pierre Laporte, Varennes. Le Collège Saint-Paul en 1854. Au corps principal furent ajoutées des rallonges, pour former l'actuel édifice du collège.

Les nouveaux arrivants devaient réaménager l'édifice, qui était originellement en forme de T avec un toit à lucarnes. L'aile de 30 pieds qui donnait sur la cour avait été démolie en 1890 et les matériaux avaient servi pour la construction d'une allonge au pan sud de la bâtisse. A l'arrivée des Frères, ce fut surtout l'aménagement interne qui fut rafraîchi. La Fabrique faisait donation de l'immeuble à la communauté, le 6 août 1901. Et l'année suivante, afin de répondre aux nombreuses demandes d'admission, les Frères construisaient une nouvelle allonge à toit plat de 45 pieds de face par 50 de profondeur. Enfin, en 1953, une vaste salle de récréation de 74 pieds carrés fut ajoutée à la section sud.

Les paysages changent: à l'automne de 1917 s'élevait au bord du fleuve un élégant kiosque. Le site s'ornait bientôt d'un calvaire et d'une grotte de Lourdes, œuvre du Frère Zacharie, préfet de discipline.

Les visages changent: le Frère Amos eut une fructueuse carrière chez-nous. Né à Sainte-Marguerite de Châteaugay en 1887, il prenait l'habit religieux en 1903. Puis il devait enseigner dans notre municipalité de 1917 à 1932; il fut ensuite directeur à deux reprises, soit 1932-36 et 1939-45. Ce Frère fut un grand éducateur et ses talents didactiques se déployèrent dans divers domaines. Outre qu'il fut peintre à ses heures, il éveilla les jeunes de l'époque à la culture par l'étude du chant et la préparation de pièces de théâtre. Le Frère Amos conduisit particulièrement la chorale à de brillants succès. Cet éducateur décédait le 16 avril 1971, à l'âge de 83 ans. Quelques mois plus tard, la chorale de Varennes lui rendait un vibrant hommage posthume.<sup>46</sup>

Le Collège Saint-Paul de Varennes est maintenant parvenu à un carrefour. Les classes de septembre verront son infrastructure radicalement transformée sous l'habile direction de son directeur, le Frère Armand Fortier. Cet établissement,

46. Un hommage collectif sera rendu au regretté Frère Amos, article par M.-J. Dalpé. La Seigneurie, 27 avril au 2 mai 1970.

à l'exemple des autres écoles secondaires, sera mixte; et son effectif, qui comptait jusqu'à présent environ 180 pensionnaires, sera doublé. Le collège recevra toujours le même nombre de pensionnaires et les autres étudiants y accéderont à titre d'externes. Cette transformation vise la possibilité d'offrir un éventail plus vastes d'options. La jeune génération applaudit à cette décision: finis, pour un grand nombre, ces voyages quotidiens en autobus jaunes!

### LE FOYER LAJEMMARAIS

M. le curé Desautels achetait de M. Antoine Brodeur, en août 1859, un terrain de 2 arpents par 3 sur lequel étaient érigés l'Hôtel des Sources, maison en briques à 4 étages, et une maison des bains, bâtisse en bois à 2 paliers. Le tout était cédé à la communauté des Sœurs Grises de Montréal dès septembre suivant, «*sous la condition expresse que ledit établissement sera destiné et effectivement employé comme hôpital ou hospice sous le nom de Hospice Lajemmerais.*»<sup>47</sup>

Un mois plus tard, Mère Rose Coutlée et les Sœurs Célaire Beaudry-Régnier et Denise Pepin-Dufrost arrivaient à La Saline. Elles admettaient le même jour une infirme et deux orphelines. Les religieuses y vivront une douzaine d'années, traitant une centaine d'hospitalisés. Mais elles avaient également mis sur pied une classe élémentaire que fréquentaient annuellement une moyenne de 25 à 30 fillettes.

Mais les Sœurs eurent à souffrir. Elles se chauffaient tant bien que mal de bois d'épave et ne mangeaient pas toujours à satiété. Pour comble de malheur, une tornade fit tomber la nouvelle partie de l'édifice en avril 1865.

Le curé fit aménager les religieuses dans la maison Girard, au nord de l'église, en août 1871. Après avoir cédé le domaine de La Saline à Louis-Huet Massue, M. Desautels s'était porté acquéreur d'une maison en bois munie de ses dépendances,

47. Notes sur l'Hospice Lajemmerais, Maison Provinciale des Sœurs Grises de Montréal, juin 1963, p. 4.



Photo Jean-Pierre Laporte, Varennes.

Le nouveau Foyer Lajemmerais qui ouvrait ses portes le 2 décembre 1971 pour accueillir 80 pensionnaires. Sœur Henriette Berthiaume en assume la direction.

sur un terrain situé entre la rue Sainte-Anne et les propriétés de Louis-Huet Massue et de Louis-Adolphe Robitaille. Cette maison appartenait à Marc-Amable Girard. Malheureusement, un incendie détruisit l'une des dépendances en 1879. L'année, suivante, Mgr. Desautels cédait le domaine aux Sœurs Grises, en même temps qu'un lopin de terre faisant partie des lots 86 et 75.

La communauté fit ériger le 3<sup>e</sup> hospice sur cet emplacement. *«C'était une construction en brique ayant 84 pieds sur 45, à quatre étages, y compris un rez-de-chaussée de neuf pieds de hauteur, et son toit français de dix pieds, qui sera surmonté plus tard d'un joli clocher.»*<sup>48</sup> L'œuvre des débuts fut reprise: un Jardin de l'Enfance y fut ouvert pour l'instruction des orphelins jusqu'en juin 1967. En avril 1953, l'hospice arborait un nouveau nom: Foyer Lajemmerais.

Mais, avec les années, ce 3<sup>e</sup> établissement devint vétuste et le chantier de construction du nouvel immeuble s'éleva

48. Ibidem, p. 9.

bientôt à proximité. Le nouveau foyer abrite ses hôtes depuis quelques mois déjà. «Dans ce nouveau Foyer d'hébergement avec ses facilités matérielles règnera, nous l'espérons, un réel esprit familial. Puisse-t-il aider chacun de ses occupants à vivre le plus pleinement possible sa vie montante! car la vieillesse, pour l'homme, n'est pas un déclin mais un achèvement; aussi, fidèles à la tradition et à l'esprit que leur a légués l'illustre Varennoise, leur fondatrice, les Sœurs Grises considèrent comme un privilège d'être au service de ceux qui avancent dans la vie.»<sup>49</sup>

## LA MUNICIPALITÉ SCOLAIRE DE VARENNES

La Commission scolaire, comme les corporations municipales, subit un clivage. La division de la Paroisse voyait nécessairement aux écoles des rangs. Il y aurait toute une encyclopédie à rédiger sur ces classes et sur leurs courageux titulaires. Mlle Albertine Beauchamp (sœur de M. Edmour) fut de ceux-là. Elle enseigna dans une maison d'école au Grand-Pays-Brûlé, pendant un quart de siècle, soit de 1914 à 1939.<sup>50</sup> Les salaires annuels? Au début... \$200! Il ne faut pas omettre le boni de \$25 à la fin de l'année si Messieurs les Commissaires étaient satisfaits. Mlle Beauchamp recevait un salaire de \$500 par an à la fin de sa carrière, en 1935-39. C'est elle-même, d'ailleurs, qui inaugura cette école du Grand-Brûlé. Elle enseignait de la première à la 7<sup>e</sup> année dans un même local. Son programme appuyait surtout sur les mathématiques, ensuite sur le français. Mais il fallait préparer les élèves adéquatement, car Mgr. Jobin (1917-1942) les faisait jouter sur la syntaxe! C'était l'époque où la pédagogie tenait du concret: cette fournaise, dans la classe, il fallait l'alimenter; les garçons les plus âgés fendaient le bois. L'hiver, les élèves dinaient à l'école, ayant eu soin, au préalable, de placer le sac à lunch près de la fournaise, afin qu'il puisse dégeler. C'était aussi

49. Historique du Foyer Lajemmerais à Varennes. Les Sœurs Grises.

50. Série de reportages hebdomadaires, de février 1970 à mars 1971, par M.A. Albert-Dalpe et Doris Horman. Mll Bernardine Beauchamp: 29 janvier 1971.

Varenes, M. Paul Provost de Sainte-Julie, et M. Maurice Gemme de Saint-Amable.<sup>53</sup> A la suite de 10 ans de service comme secrétaire de la Commission scolaire de Varenes, M. Fernand Brodeur remportait les suffrages pour la direction générale. M. Claude Provost, de Sainte-Julie, fut élu secrétaire-général. L'organisme administre donc, tout comme en 1842, sept écoles! Mais le territoire s'est décuplé, et le nombre d'élèves fut multiplié par 25, soit environ 2 600. L'esprit surpasse-t-il la lettre? Peut-être sont-ils assez bien amalgamés... dans un contexte différent.

53. Les autres membres du Conseil des commissaires: M. Jean-Paul Jacques, de Sainte-Théodosie; M. Jean-Guy Choquet, de Verchères; M. Gustave Bénéard, de Varenes. M. Jacques Dalpé, de Varenes; M. J.A. Bernard Archambault, de Sainte-Julie; M. Armand Léonard, de Saint-Amable.



## Le cycle des affaires

Certains diront que la colonie jaillit de la foi et d'autres, qu'elle émana de l'agriculture. La foi, sans le temporel, se résume bien vite à un cadavre mort de faim... et l'agriculture n'est qu'une branche de l'économique! Mais on ne peut nier la force expansionniste de l'une et la nécessité de l'autre.

Le Canada, en fait, naît sous le signe économique. Les pêcheurs européens connaissent depuis des siècles la faune des grands bancs: ils viennent pêcher le «boeuf de la mer.»<sup>1</sup> sur les côtes des maritimes et dans l'estuaire. Et puis, lorsque le concept de la sphéricité du globe cesse d'être de la science-fiction, les monarques croient que leurs navires mouilleront aux Indes, à Cathay et à Zipangu s'ils découvrent le passage vers l'ouest. Cet onirisme puise sa persévérance dans le mercantilisme<sup>2</sup> pendant trois siècles. Les Grands rêvent, les yeux ouverts,<sup>3</sup> de soieries, de pierres et de métaux précieux, et des 5 droques royales: poivre, gingembre, muscade, cannelle et clou de girofle.

Le mandat du capitaine Cartier se lisait comme suit: «*descouvrir certaines ysles et pays ou l'on dit qu'il se doit trouver grant quantité d'or et autres riches choses.*»<sup>4</sup> Pétri de sa mission, le grand homme amassa, sur un cap, des pier-

1. Farley-Lamarche, p. 14.

2. Le mercantilisme fut en faveur environ de l'an 1500 jusqu'à la 1ère moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Croyant que l'argent constituait la principale richesse, les gouvernements s'efforçaient d'augmenter leur réserve de métaux précieux.

res qui «lançaient des étincelles de feu au soleil»<sup>5</sup> et, près d'une rivière, «certaines feuilles d'or fin, aussi épaisses que l'ongle».<sup>6</sup> Mais le rêve éclata comme une bulle: les pierres n'étaient que des cristaux de roche et l'or, du pyrite de fer. Outre d'avoir dévoilé à l'Europe l'inénarrable grandeur d'un continent, il resta, de cette aventure économique, le nom du cap: Diamant; celui de la rivière: Rouge; et le fameux dicton: faux comme les diamants du Canada! Mais Champlain et Pierre Boucher s'illusionnèrent aussi. Ce dernier vit des turquoises et des émeraudes que l'analyse identifia comme des carbonates de cuivre.<sup>7</sup> Mais il y eut, peu après, quelques découvertes prosaïques... et réelles de mines de plomb et de cuivre, suivies de vellétés d'exploitation. Comme le mentionne cependant un document de l'époque: «la mine mina la bourse des mineurs»!<sup>8</sup> Le Klondyke devait appartenir au 20<sup>e</sup> siècle.

Eclos d'une fabuleuse promesse économique, le Canada devait donc s'épanouir, moins de 4 siècles plus tard, en une puissance moyenne dont le niveau de vie se situe au 3<sup>e</sup> rang des pays dits développés.<sup>9</sup> Mais au début, faute d'une démographie substantielle, le secteur tertiaire est presque inexistant. Il y a bien quelques financiers qui consentent des prêts et quelques établissements de service, tels les cabarets de la Saint-Michel, à la Chine, et ceux de la Chaunière puis, plus tard, de la Folleville, à Montréal.<sup>10</sup> Mais la carène de l'économie vogue à travers écueils et raz de marée dans les secteurs primaires (pelleteries, agriculture, forêts, mines) et secondaires (forges, construction navale, goudronnerie, potasserie, meunerie, boulangerie, brasserie). Outre le secteur des fourrures, l'économie demeure à l'état larvaire pour diverses raisons: pénurie de main-d'œuvre, surtout qualifiée; rareté de numéraire et ses fréquents changements de cours<sup>11</sup>; politique économique instable de la France et, surtout, sa crainte de la concurrence. En somme, sous le régime français, le pouls

3. De cet or de l'Ontario que François 1<sup>er</sup> reçut de Cartier, «il en rêve les yeux ouverts avec un grand désir et une grande envie.» Jacques Cartier devant l'histoire, Lanctot, p. 53.

4. Lacour-Gayet, p. 36.

5. *L'industrie au Canada sous le régime français*, J.-N. Fauteux, p. 26.

des affaires dénote une anémie... dont la pathologie ne réside certes pas dans l'absence d'initiatives des Canadiens!<sup>12</sup> Malgré que la colonie soit tributaire de l'État, les pionniers procèdent à une colonisation au sens plein du terme: ils s'efforcent d'implanter, dans un territoire neuf, des activités agricoles, commerciales et industrielles aussi avancées que l'admet l'époque. Et l'électrocardiogramme du cycle économique fait de vains efforts pour immerger du point de rebroussement.<sup>13</sup>

La situation économique s'écroule à la cession par suite des maux de la guerre, de l'exode des cadres<sup>14</sup> et de la dépréciation de la monnaie de cartes. Louis XV, malgré sa tendance innée au laisser-faire,<sup>15</sup> veut en solder la valeur mais l'état pitoyable du Trésor ne lui permet de s'exécuter que partiellement. D'ailleurs, ce sont les Anglo-Saxons qui en bénéficient, ayant racheté ce numéraire à vil prix. Au lendemain de la Conquête, donc, Murray, Burton et Gage (respectivement gouverneur général et gouverneurs particuliers) soumettent des rapports aux lords du *Board of Trade*. Ils sont unanimes: le Canada leur apparaît comme un pays de pêche et de traite d'abord, puis d'exploitation forestière dans la mesure où la Grande-Bretagne le réclamera. Les sujets de cette Angleterre qui devait atteindre le zénith de son hégémonie mondiale entre 1870 et 1914<sup>16</sup> apportaient avec eux une certaine facilité aux sciences économiques et administratives. Cette disposition découlait en partie de leur plus grande possibilité d'action: il ne faut pas oublier que si le principe de la démocratie était accepté en Angleterre, la France en était à l'absolutisme.<sup>17</sup> Mais l'économie du *British North America* ne connut pas de transformation radicale. La poussée démographique aidant, le cycle des affaires escalada quelque peu la phase d'expansion, subissant les oscillations de la demande des marchés de la métropole, des guerres et de la nouvelle philosophie du libéralisme économique.

Peu avant la Confédération, l'ambition au modernisme se

6. Lacour-Gayet, p. 47.

7. Pierre Boucher, p. 166.

8. Fauteux, v. 1, p. 32.

manifeste déjà par la mutation des débouchés des fourrures en ceux de la forêt. Les Britanniques développent, dans la vallée laurentienne, une économie unifiée basée sur le bois et le blé. Influencée par les campagnes libre-échangistes,<sup>18</sup> l'Angleterre annule presque tous les avantages ultérieurs relatifs à sa colonie canadienne. Les hommes d'affaires se tournent alors du côté des États-Unis afin de négocier des ententes de réciprocité. En 1879 naît une *politique nationale* qui persistera jusqu'en 1910. Son programme porte sur 4 points: construction d'une voie ferrée est-ouest, tarification, développement de l'Ouest, immigration. Le pressant besoin de capitaux incite à la sollicitation de fonds anglais. Dans cette politique nationale, le Québec ne gagne pas la course: pour diverses raisons dont la découverte de mines de charbon, l'industrie lourde à forte technologie, entourée de sa horde d'industries satellites, se fixe en Ontario. Mais à partir de 1910, le *berceau du Canada* prend un essor considérable dû, surtout, au protectionisme et à la rareté de certaines ressources aux États-Unis.<sup>19</sup> La courbe des investissements américains monte en flèche.<sup>20</sup> La décennie précédant la Grande Crise est prospère pour tout le Canada qui se départ de son statut de colonie en 1931. Il y a reprise après la seconde Guerre Mondiale et, à cause de sa position géographique, Varennes en subit l'heureux contre-coup: sur certaines de ses germes croissent maintenant... des cheminées fumantes, des cornues et des réseaux de tuyaux savamment agencés.

---

### LE COMMERCE DES PELLETERIES

---

Oui, «C'est bien la fourrure qui domine la vie économique de la Nouvelle-France.»<sup>21</sup> La faune surabondait. Indiens et coureurs des bois chassaient surtout:

9. *Year Book of National Account Statistics*, Nations-Unies, v. 2, 1968. Le Canada occupe le 3<sup>e</sup> rang, pour le niveau de vie, après les États-Unis et la Suède. Le Québec, en tant que tel, tiendrait le 6<sup>e</sup> rang.

10. *La civilisation...*, R.-L. Séguin, p. 56.

– l'original, le chevreuil et le chat sauvage;

– le renard: «*il s'en trouve quelques fois de noirs, mais bien rarement*», remarquait Pierre Boucher.<sup>22</sup> Mentionnait-il ainsi la première mutation mélanique du renard roux, soit le renard argenté si populaire au 20<sup>e</sup> siècle?

– la martre: celle du Saint-Laurent est à livrée rousse alors que celle du nord porte un manteau foncé plus recherché;<sup>23</sup>

– la belette, l'hermine et le vison qui s'apparentent et comprennent plusieurs formes, depuis la fouine à la belette pygmée;<sup>24</sup>

– outre le lièvre et la loutre, ils appréciaient le rat musqué et le castor, qu'ils nommaient *bièvre*.<sup>25</sup> Ces deux amphibiens sont pourvus d'une glande anale à musc qui entrait dans la pharmacopée des amérindiens et des franco-canadiens.

Cet inlassable rongeur qui devait plus tard symboliser le pays était recherché au point de servir de monnaie. Un fusil pouvait ainsi valoir «*huit, dix castors*.»<sup>26</sup> Il est catalogué en 6 qualités: «*la plus prisée était le castor gras d'hiver, dont la peau avait été traitée avec la moelle d'autres animaux*.»<sup>27</sup> Sa forte demande venait de cette vogue française des élégants chapeaux de feutre à la d'Artagnan et des bonnets et manchons dans lesquels s'emmitouflait, entre autres, l'anémique Voltaire malgré son parti-pris contre le Canada, ces *quelques arpents de neige*...

Le traiteur offrait à l'Indien, contre les toisons apprêtées, des mousquets et le nécessaire à leur charge, des étoffes diverses, des outils, des nécessités domestiques et des denrées. Mais surtout, et particulièrement pour ceux qui désiraient s'enrichir promptement, tout contenant éthylique.

Qui dit traiteur ne dit pas nécessairement coureur des bois. Plusieurs négociants ne faisaient que financer des expéditions ou s'occuper d'échanges à un comptoir. René Gaultier fut de cette catégorie puisque Frontenac, lui-même l'un des

11. Pour parer à la pénurie du numéraire, le gouvernement canadien utilisa les cartes à jouer: elles furent coupées en 4 morceaux portant une valeur manuscrite et le sceau de l'intendant.

12. «Les qualités spéculatives (dans le sens de recherches abstraites) du type français se sont atténuées pour laisser le champ libre à une exaltation des dispositions

plus avides commerçants, écrivait en 1681 que le sieur de Varennes et son beau-père avaient chacun une escadre de 5 canots avec 10 engagés dans la forêt.<sup>28</sup> Mais si Pierre Boucher s'adonnait surtout à l'élevage, le commerce sédentaire plutôt que la course des bois fut la principale occupation de son gendre, vu sa responsabilité du gouvernement trifluvien. L'époux de Louise Du Frost de la Jemmeraye, Ignace Gamelin, investit également à maintes reprises dans l'appareillage des embarcations de traite.<sup>29</sup>

Il serait hors-texte de présenter la chronologie complète des interdits, édits, amnisties, polémiques et querelles sur l'épineux sujet de la traite. Le troc des fourrures fit partie inhérente de l'aventure coloniale. Le Nouveau-Monde se résuma d'ailleurs à des comptoirs pendant une vingtaine d'années. C'est ce que comprit clairement une femme paradoxale, à la fois mystique et réaliste, Mère Marie de l'Incarnation: «Il (le pays) peut se passer de la France pour le vivre, mais il en dépend entièrement pour le vêtement, pour les outils, pour le vin, pour l'eau-de-vie et pour une infinité de petites commodités, et tout cela ne nous est apporté que par le moyen du trafic.»<sup>30</sup>

Qui, le premier, eut l'idée de troquer des spiritueux contre des peaux? Ne lui jetons pas la pierre. A vrai dire, c'était chose inexcusable mais inévitable. Une civilisation émigre ses tares comme ses grandeurs. La traite fut aussi vitale à la colonie que le système sanguin dans un métabolisme et les menaces civiles comme religieuses n'en arrêtaient jamais le flux. L'inimitable Colbert se piquait assez peu d'idéal et, s'il tolérait les écumeurs de mers, il donna pourtant suite à la vindicte ecclésiastique: Mgr. de Laval avait menacé les traiteurs d'excommunication et le ministre prohiba la traite de l'eau-de-vie en-dehors des habitations françaises. Où bati-folaient son esprit mercantile et son gros bon sens? Cette

d'ordre pratique.» *Littérature canadienne française*, éd. Fides, Montréal et Paris, 1957, Samuel Baillargeon, rédemptoriste, p. 31.

13. Début de la phase d'expansion du cycle économique aussi appelée reprise.

14. Farley-Lamarche, p. 193: sur une population déjà restreinte de 60,000 habitants, 4,000 s'embarquèrent.

interdiction ne faisait que déplacer le commerce au bonheur des Anglais et des Hollandais. Heureusement, elle ne fut jamais exécutée. En 1675, le bras-droit du Roi-Soleil imagina les congés de traite: il permettrait tous les ans à un nombre fabuleux ... de 25 coloniaux d'aller commercer dans les bois!<sup>31</sup> Le gouvernement canadien se tira d'affaire en vendant des permis de chasse. Finalement, cette législation fut un moyen pour le roi de payer ses dépenses coloniales et mêmes des dettes: en 1692, par exemple, des marchands canadiens qui avaient prêté des sommes à Denonville pour la construction de forts furent remboursés sous forme de permis pour trafiquer.<sup>32</sup> La traite mourut donc de sa belle mort.

Mais cette politique des congés eut l'avantage de nous faire connaître ces vagabonds des chemins d'eau et des immensités feuillues. Ils furent de deux sortes: «*les premiers vont à la source du castor dans les nations sauvages des Assiniconets, Nadoussieux, Miamis, Illinois et autres, et ceux-là ne peuvent faire le voyage qu'en deux ou trois ans.*»<sup>33</sup> La table-tournante est Michillimakinak, entre les lacs Huron et Supérieur. De là, ils s'orientent vers le nord par le lac Supérieur ou vers le sud par le lac Michigan. Cette classe englobe Pierre de La Vérendrye et ses 3 fils, Michel Messier, Charles-Gaspard Piot de Langloiserie et Pierre-Charles Le Sueur. Le second groupe comprend ceux qui ne s'absentent que pour quelque 6 mois, se portant à la rencontre des Peaux-Rouges et des Blancs afin de réaliser de meilleurs profits.

Les permis comportent un rôle des engagés. De nombreux Varennois emboîtent... la rame<sup>34</sup> dans cette armée pittoresque. Le relevé suivant se situe entre 1743 et 1747,<sup>35</sup> alors que les pelleteries représentent 70% des exportations.<sup>36</sup>

15. «Après moi le déluge!», disait-il.

16. *International Economic*, Ingo Walter, Ronald Press Co., New-York, 1966, p. 417.

17. Frontenac avait tenté d'instaurer un embryon de démocratie en 1673, nommant 3 échevins, porte-parole du peuple. Le roi, son parrain, en fut profondément offensé. «Il est préférable que personne ne parle pour tous», gronda Colbert. *L'administration...*, Lanctot, p. 135.

## Varenes:

|                           |                             |
|---------------------------|-----------------------------|
| Jean Ate                  | Pierre Edeline              |
| Michel Barabé             | André Fontreau              |
| Antoine Bienvenue         | Joseph Houtreme             |
| Michel et J.-B. Bissonnet | Pierre Joly                 |
| Jean Burel                | Louis Lavallée              |
| Jean-Baptiste Cadieux     | Pierre Laroche              |
| Joseph Campagna           | Thomas Laviolette           |
| Julien Choquet            | Pierre Lecompte             |
| Joseph Coulon             | Francoeur Lepage            |
| Jacques Daudelin          | Louis Ménard dit Bellerose  |
| Pierre Du Guay            | Michel Pétard dit Lalumière |
| Jean-Baptiste Desjardins  | Joachim Riendeau            |
|                           | Baptiste Savaria            |
|                           | Étienne et Nicolas Sénécal  |
|                           | Pierre Viau dit Lespérance  |

## Saint-Michel:

|                  |             |
|------------------|-------------|
| Bourbonnière     | Ladéroute   |
| Charbonneau      | Lafleur     |
| Ignace Crevier   | Laplante    |
| Laurent Dagenais | Jean Pigeon |
| Deschamps        | Jean Vanier |

## Sainte-Thérèse:

Jean-Baptiste Bourbonnière  
 Pierre Landreville  
 Nicolas Sauvage.  
 Pierre Durocher

Considérés globalement comme phénomène social, ces nomades furent certes, quoi qu'on en dise et malgré leur culpabilité réelle vis-à-vis certaines accusations, les Canadiens les plus authentiques. Ils constituaient, a priori, la fine fleur de la gent masculine puisque la rigueur du métier excluait automatiquement les autres. Ils formaient un nouveau type

18. Le libre-échange, issu de la philosophie des physiocrates et de celle de l'école de Smith, prône le commerce international sans protectionnisme. Le principe est fondamentalement valable mais ne favorise pas les pays en voie de développement.

19. *Les options économiques du Québec*, Roma Dauphin, éd. du Jour, 1<sup>er</sup> trimestre 1971, p. 63.



d'homme, orchestré au diapason du continent plus que le cultivateur cherchant à reconstituer son habitat d'origine. Ils étaient sélectionnés et moulés par l'Amérique à des degrés divers variant d'une adaptation totale (tel Étienne Brûlé, l'interprète de Champlain, qui fut fasciné par les mœurs indigènes au point de les faire siennes) à des essais passagers (par exemple, Charles-Gaspard Piot de Langloiserie qui traita, mais sans jamais se départir de son élégant et exigeant vernis français). Entre ces deux catégories se situent les La Vérendrye, animés par un idéal dépassant le commerce tout en l'englobant, les Michel Messier et, surtout, les Pierre Du Gué et les Pierre Le Sueur qui ne dédaignaient pas la vie amérindienne et s'exprimaient parfaitement dans l'esprit et le langage des autochtones. Profondément individualiste, guerrier de premier ordre, le vrai trappeur-chasseur-traiteur déployait, lors de son bref retour à la civilisation française, une gaieté enfantine et libertine. Mais cet aventurier-héros était fier de son métier et exerçait sur la population sédentaire une fascination véritable... et néfaste pour le progrès d'une colonisation de peuplement.

---

## CONSTRUCTION NAVALE

---

Mise à part la fertilité de la vallée laurentienne, la médiocrité pédologique des Terres Neuves n'empêche pas le déploiement d'une riche taïga septentrionale qui encercle l'hémisphère nord, comme en Scandinavie et en Sibérie. C'est une forêt qui embaume le résineux. Mais les abords du fleuve font partie d'une zone de transition où conifères se mêlent de plus en plus aux feuillus. Après l'exploitation de la faune *pelucheuse*, cette superbe futaie semblait tout naturellement désignée à jouer un rôle économique d'avant-garde.

20. 80% de l'investissement étranger au Canada provient de nos voisins du sud: *The Silent Surrender*, Kari Levitt, Montréal, 1971, p. 65.

21. *Canada, Réalités d'hier et d'aujourd'hui*, Jean Bruchési, éd. Variétés, Montréal, p. 174.

22. Rousseau, cité dans Pierre Boucher, p. 309.

Les nouveaux arrivés comptent plusieurs charpentiers et faiseurs de merrains (doutes pour barriques). Ils tirent profit particulièrement du chêne pour fabriquer des solives équarries pour les arsenaux et des merrains qu'ils expédient en France. Ces derniers, surtout, sont recherchés, car la métropole les importe de Norvège.<sup>37</sup> Mais vu la pénurie de moulins à scie, cette industrie périclité bientôt, faisant place à celle des bois pour les chantiers navals de l'ancienne et de la Nouvelle-France.

À vrai dire, les ateliers maritimes de la Mère-Patrie en sont à la tendre enfance comme ceux de sa fille. Si l'Angleterre avait développé une superbe *mais...* non invincible *armada*, la flotte française faisait peine à voir lorsque Colbert devint gestionnaire. Il note tristement des «vaisseaux de guerre réduits à 20, dont 2 ou 3 au plus tenant la mer» et une vingtaine de galères à chiourme<sup>38</sup> dont la majorité «pourrissait ou était coulée à fond dans le port de Toulon.»<sup>39</sup> Le grand administrateur voulut réorganiser la force navale et lorgna du côté des somptueuses forêts canadiennes: l'épinière blanche n'avait pas son pareil pour les mâts de hune et les bordages, et le chêne excellait pour la charpente des œuvres vives.

Mais il n'y avait pas que la France à monter des arsenaux. Colbert avait invité la colonie à construire, en 1664, une galiote, un brigantin et des bâtiments de moindre tonnage. Cette première galiote canadienne se porta au-devant du marquis de Tracy, l'année suivante.<sup>40</sup> À peine débarqué, la même année, Talon mettait sur pied à Québec, précisément sur la rivière Saint-Charles près de la Brasserie du Roy, une entreprise systématique de construction navale. Et le Grand Intendant faisait ériger le premier navire à ses frais. C'est pour ce motif que dès 1667, Michel-Sidrac Du Gué, futur seigneur de l'île Sainte-Thérèse, et Jean Hayet dit Malo abattaient les

23. Ibidem, p. 310.

24. Ibidem, p. 314.

25. Dérivé du celtique et de même origine que *beaver*. Ibidem, p. 312.

26. Farley-Lamarche, p. 234.

chênes de l'île. D'ailleurs, après les rituelles roulades de tambour les militaires déroulaient, en septembre 1670, une ordonnance de l'intendant enjoignant aux coloniaux de déclarer les chenaies et de conserver ormes, hêtres et merisiers. Même cérémonie 2 mois plus tard, sollicitant tous les charpentiers disponibles de se transformer en bûcherons pour «*abattre, doler et escarir les pièces propres à la marine.*»<sup>41</sup> Et les brevets de concession de 1672 stipulaient qu'outre les mines, minières et minéraux les nouveaux feudataires devaient garder les bois de chêne pour l'usage de la Couronne. Jean Talon faisait des rêves à la démesure du pays: il projetait de faire border les berges du fleuve de jeunes hêtres et d'y semer moult glands...<sup>42</sup>

Mais outre Rochefort et Québec, que penser de l'île Sainte-Thérèse comme site d'un chantier maritime? M. de Salières fait semblablement construire un bateau «*au fort de Sainte-Thérèse*» dès 1665 pour servir aux explorations du lac Champlain.<sup>43</sup> Et en août 1677, le scieur de long Jean Hayet dit Malo, censitaire de l'île, conclut une entente avec Robert Cavellier de La Salle. Celui-ci, après ses premières découvertes, au demeurant, assez obscures, avait obtenu son fief de La Chine et des armoiries qui lui seyaient for bien: «*un lièvre d'argent courant sur fond de sable sous une étoile à huit raies d'or.*»<sup>44</sup> Il vécut dans sa seigneurie, gagnant, soi-disant, un revenu annuel de 25,000 livres par le trafic des fourrures. Faut croire que les succès financiers ne comblaient pas cette énigmatique et captivante personnalité puisqu'il réussit à obtenir le privilège d'exploitation du sud-ouest où se trouvait, aux dires des Indiens, un fleuve aussi royal que le Saint-Laurent, une sorte de père des eaux... La Salle avait donc pris engagement avec Hayet dit Malo pour lui «*faire scier tous et chacun des bois de bordage qui seront nécessaires et utiles pour certain vaisseau que le dit sieur de la Salle fait construire en l'Isle Sainte-Thérèse.*»<sup>45</sup> L'explorateur quittait La Chine

27. Lacour-Gayet, p. 117.

28. Dict. biogr. du Canada, v. 1, p. 338.

29. RAPQ, 1922-23, v. 3, pp. 200, 212, 215.

30. Lettre de la Rév. Mère Marie de l'Incarnation, 17 septembre 1660, dans Innis-Lower, SDCEH, v. 1, p. 287.

l'année suivante pour entreprendre ses célèbres pérégrinations jusqu'au golfe du Mexique. Or, en 1679, au début de son périple, il commandait sur les lacs Érié et Huron, le premier voilier à y naviguer: Le Griffon, ayant en figure de proue cet animal légendaire emprunté aux armes de son ami et protecteur, Frontenac. Le Griffon fut, sans aucun doute, le navire lancé du chantier de l'île. Ce bâtiment devait connaître un sort tragique. Le courageux, orageux et complexe La Salle n'avait pas que des alliés: à son retour au fort Frontenac, il trouva son navire mystérieusement naufragé.

### GOUDRONNERIE

À l'industrie navale se rattache naturellement le goudron et le brai servant à calfater les navires.

À l'arrivée de Talon et du régiment de Carignan-Salières, la Suède et la Hollande<sup>31</sup> détenaient le monopole de cette industrie. Mais dès 1666, l'on expérimentait les conifères canadiens pour la fabrication du goudron, du brai, de la résine et de l'encens. Et à la fin de 1671, la mince production de 8 barils de goudron était réalisée, dont 2 furent exportés en France. C'était peu... et le prix de revient surpassait celui de la Hollande.<sup>32</sup>

Mais en pays neuf la persévérance est de bon aloi! D'autres essais furent pratiqués. L'installation de l'île Sainte-Thérèse, établie à mi-distance entre l'ancien fort et un îlet, eut une certaine importance. L'ingénieur Louis Franquet la visitait en 1752 et son rapport, très complet, fournit une excellente documentation sur l'aménagement de ces entreprises:

«Le fourneau, explique l'ingénieur, est en forme de cône ou de pain de sucre renversé, d'une douzaine de pieds de profondeur sur 24 pieds environ de diamètre à l'ouverture supé-

31. RAPQ, 1922-23, v. 3, 2<sup>e</sup> partie, p. LXXII.

32. Roquebrune, p. 105.

33. BRH, 1920, v. 26, p. 279, lettre de Duchesneau en 1661.

34. Ils disent nager dans le sens de ramer. Dulong, dans Pierre Boucher, p. 259.

rieure et de 2 au fond. Les parois sont couvertes de pierres sèches et minces, posées à sec pour empêcher que le goudron en coulant n'entraîne la terre dans le fond. À la partie inférieure de cette sorte d'entonnoir se trouvait un gril de fer construit en damier dont les cases pouvaient avoir chacune 2 pouces carrés. Le gril lui-même s'appuyait sur l'ouverture d'un tuyau de 3 pieds de hauteur, en maçonnerie, bien droit et percé au fond sur l'un de ses côtés de manière à recevoir un auget de bois placé en pente. Le fourneau débouchait au bas d'une tranchée pratiquée dans un terrain en talus. On appuyait l'ouvrage de chaque côté au moyen de fascines, de gazon et autres matières, de façon à empêcher l'éboulement.

Pour charger le fourneau, on commençait par fixer bien à plomb à l'intérieur un arbre de deux à quatre pouces de diamètre et assez long pour qu'il dépassât à l'extérieur du fourneau autant qu'il se projetait en dedans jusqu'au gril. On disposait ensuite le long des parois des brins de racines de pin, longues de 18 à 20 pouces et grosses de 3 à 4 pouces, de manière que ces brins aboutissaient à l'arbre placé au centre du fourneau. On fixait à cinq ou six endroits des «chandelles» ou brindilles facilement inflammables.

Le fourneau ainsi chargé et entièrement rempli, on le recouvrait de gazon plat pour empêcher l'air d'y pénétrer après qu'on avait allumé les chandelles. Le bois brûlait lentement et sous l'action de la chaleur les brins de pin distillaient leur gomme qui coulait le long de l'arbre placé au milieu, passait à travers le gril, tombait dans le tuyau, puis par l'auget dans une barrique au-dessous.

On choisissait de préférence les vieilles racines, surtout celles des arbres morts sur pied, parce que c'était celles qui donnaient le meilleur résultat. Exposées à l'air sous des hangars, ces racines se dépouillaient de leurs parties aqueuses. Une journée rendait 80 barriques de 60 pots chacune, ce qui,

35. RAPQ, 1922-23, v. 3, pp. 200-212.

36. Farley-Lamarche, p. 14. En 1770, elles représenteront 76% des exportations: Ouellet, p. 175.

37. Fauteux, v. 1, p. 173.

à 20 sols le pot, rapportait une somme de 4,800 livres. On pouvait aussi tirer partie des bois calcinés en charbon pour le chauffage. Chaque fourneau employait 4 à 5 ouvriers.»<sup>48</sup>

La discontinuation de la construction des vaisseaux donna le coup de mort à l'industrie du groudron.

### UN SEMBLANT... DE MINE DE PLOMB!

Le cœur de Varennes qui, pour nous, est d'or, aurait en réalité été composé en infime partie de plomb.

Lorsque Gédéon de Catalogne étudia le fief de Jacques-René Gaultier (2<sup>e</sup> seigneur), en 1712, il y notait «à 30 toises du fort sur la terre de Louis Le Doux» une mine de plomb «partie sur la terre et le reste à 21 pieds en avant.»<sup>49</sup>

Les Raudot retournant en France au terme de leur mandat à l'intendance en apportèrent des échantillons pour analyse. Pierre Boucher était heureux: il crut en «une amélioration matérielle pour Madame de Varennes et ses 2 filles veuves.»<sup>50</sup>

Des expertises, nous n'avons pas les résultats. Mais M. d'Aigremont, délégué par le nouvel intendant Bégon, se porta à Varennes et fit procéder à une excavation. Il ne trouva qu'une piètre quantité du minerai et l'affaire tomba dans l'oubli.

### LA SALINE

Qui ne connaît pas cette fontaine venue des couches intra-terrestres pour être canalisée dans un tuyau s'échappant d'un cabanon vert? Personne.

38. La chiourme est difficile à combler. Colbert songe alors à muter la peine de mort en celle de galérien. Les forçats ne suffisent pas à la tâche. Le ministre achète des Turcs, puis des Noirs du Sénégal que le climat (outre le travail bestial) tue. Il songe alors... aux Iroquois! L'on sait qu'en 1687, une délégation de négociateurs indiens est saisie et expédiée aux galères. Mais leurs frères déterrent la hache de guerre pour 4 ans... Le gouverneur se voit contraint de rapatrier les chefs.

Qui ne sait pas que cette Saline, maintenant paisible, fut jadis sans demi-mesure, optant d'emblée pour le diable ou pour le bon Dieu? Beaucoup de Varennois...

En fait, une saline est une entreprise de production de sel par évaporation de l'eau de mer ou d'une source salée. C'est ainsi que le paysage français comportait de multiples *marais salants*, bassins creusés à proximité des côtes. Mais le Canada, malgré de nombreuses tentatives, ne réussit jamais à se procurer à domicile ce condiment si nécessaire à la conservation des aliments. Cette rareté du sel nuisit particulièrement aux pêcheries: on fut empêché d'établir des salaisons. Le mémoire de Catalogne (1712) mentionnait La Saline mais il se trouve d'autres veines d'eau plus ou moins salée sur notre territoire. Toute tentative d'en extraire du sel échoua, comme ailleurs dans la province. Est-ce dû à leur faible degré de salinité? Le besoin de saumure était urgent à ce point qu'à partir de 1744, nombre de marchands de Québec furent autorisés à se porter à la rencontre des navires européens venant aux bancs du Labrador, afin d'obtenir des chargements de sel.<sup>31</sup> C'est sans doute de cette *détresse* dont parlait Murray en 1763. Le général nota sur sa carte qu'à 8 arpents du littoral se trouvait des sources salines «d'où les Français tirèrent un peu de sel durant leur détresse, immédiatement avant la reddition du pays, mais la chose était si difficile qu'elle est fatalement abandonnée.»<sup>32</sup>

Si, en 1831, l'arpenteur Joseph Bouchette mentionne le jet d'eau en spécifiant qu'il n'est pas exploité,<sup>33</sup> la situation devait changer quelques années plus tard. En 1859, un hôtel s'y dressait sous le nom de *Hôtel des Sources*, propriété de M. Antoine Brodeur.<sup>34</sup> Dans les chroniques de l'hospice, cette maison est identifiée par *Hôtel Brodeur* et on y ajoute qu'elle est «éloignée de l'église paroissiale par la distance de 28 arpents.» L'établissement comporte deux unités: une vaste maison en brique de 4 étages, mesurant 90 pieds de front par 40

39. *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, Paris, tome 3, 1ère partie, p. III.

40. Fauteux, v. 1, p. 223.

41. *Ibidem*, p. 230.

42. Arch. du Canada, Corr. générale, C11A, v. 3, p. 27.

de profondeur; et une autre en bois à deux planchers de 70 par 30 pieds. La première est connue sous le nom de Hôtel des Sources et la seconde, Maison des bains. Mais une mutation radicale survenait à ce moment: en avril, M. Brodeur louait les sources à William Rodden et en août, il vendait le tout à Mgr. Joseph Desautels, curé de Varennes. Selon son bail quinquennal, le locataire conservait cependant l'usage de la fontaine. Ainsi naissait, d'une station balnéaire, le premier Hospice Lajemmerais. Dès le 1<sup>er</sup> septembre, trois religieuses inauguraient leur maison de charité et admettaient déjà une infirme et deux orphelines. Elles y vivront 12 ans, dormant sur leur faim et grelottant dans cette demeure pleuvent. Malheureusement, l'œuvre eut des ennemis chez les mortels comme chez les éléments cosmiques: en avril 1865, de violentes rafales de vent anéantirent une partie de la construction.

M. Desautels, dont le nom le prédestinait au sacerdoce, fut un administrateur entreprenant, mais autoritaire et peu habile à la planification à long terme. Il crut que les religieuses auraient l'opportunité de garnir quelque peu leur cassette par l'exploitation des eaux minérales. Mais «près de la source, l'hospice resta sans ressources.»<sup>56</sup> L'ecclésiastique vendait la propriété à Louis-Huet Massue en août 1871 et achetait des terrains et une maison au nord de l'église. Le personnel de La Saline y aménagea.<sup>57</sup>

Donc, si Stanislas Drapeau, journaliste, historien et fonctionnaire parlait, en 1862, de «la paroisse de Varennes, célèbre aujourd'hui par l'importance de ses eaux minérales»,<sup>58</sup> sans doute avait-il en mémoire les installations balnéaires antérieures à 1859. Aux dires de plusieurs Varennois d'un âge respectable, Mgr. Desautels aurait acquis ces bâtisses pour y déloger le diable et y mettre le bon Dieu.

Mais peu après le départ des Sœurs Grises, La Saline pencha de nouveau dans le sens de sa vocation première. Les

43. Fauteux, v. 1, p. 225. S'agit-il bien de l'île Sainte-Thérèse? Il y eut assurément un chantier quelques années plus tard.

44. Lacour-Gayet, p. 130.

45. Fauteux, v. 1, p. 178.



bâtisses, au pied de la pente de la Grand'Côte, se virent habiller d'un revêtement de brique et une publicité sonore claironna dans le grand Montréal.

Le 9 avril 1870, un périodique citadin<sup>59</sup> publiait un panegyrique peu commun, une feuille de route et une esquisse d'une sorte de château à la russe... Le texte mérite d'être parcouru: «*Cette source saline, écrit le journal, dont les médecins les plus distingués font si hautement l'éloge et dont le Dr. T. Sterry Hunt, chimiste du service Géologique du Canada, déclare qu'elle est de même nature que les eaux célèbres de Saratoga, quoiqu'un peu plus forte, est située à quelques milles de Montréal (une quinzaine) dans un des plus beaux sites entre cette ville et Québec. L'hôtel, déjà bâti, commande un vaste panorama sur les îles de Montréal et de Boucherville, sur les montagnes de Belœil et Chambly (il veut dire Saint-Bruno, sans doute) à l'arrière. Nous ne connaissons aucune station estivale plus salubre ni mieux située. La source émet du gaz d'hydrogène carburé en quantité suffisante pour éclairer toute la localité. Elle a un débit suffisant pour remplir une piscine. Ce qui donne aux estivants les plaisirs des bains de mer sans les difficultés et dangers des bains sur les plages de la mer. Les touristes apprendront avec plaisir que cette propriété, qui avait été durant plusieurs années entre les mains des Sœurs Grises pour y maintenir un orphelinat, sera bientôt vacante afin de faire place à ceux qui recherchent la santé et le plaisir.*»<sup>60</sup>

Le dessin ne laisse pas d'étonner. C'était à l'époque où la route principale se déployait sur la terrasse inférieure et nous voyons un édifice sis au bas du coteau, regardant le fleuve, et dont les dépendances et les jardins gazonnés s'étendent jusqu'à cette voie. Les parcs sont même pourvus d'une fontaine sur piédestal au centre et de 2 piscines, l'une couverte et l'autre à ciel ouvert. Mais l'hôtel surprend davantage. Il semble le fantôme dépaycé de quelque castel moyenageux.

46. *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, p. III. Colbert, d'ailleurs, appréciait particulièrement les maîtres de hache (constructeurs de navire) hollandais, les trouvant à la fois efficaces et économes.

47. Fauteux, v. 2, p. 309.

48. Franquet, cité dans Fauteux, v. 2, p. 329-331.

«Il était de brique renforcée d'une structure métallique extérieure pour soutenir les nombreuses galeries et promenades sur les deux faces visibles. Le corps principal compte quatre étages et un comble à lucarnes, surmonté au centre d'une étroite terrasse perpendiculaire au toit, au-dessus de laquelle s'élève une bizarre tourelle à jour semblable au clocher d'une église russe, sur lequel flotte un drapeau. La façade comprend deux galeries superposées et encloses sous des séries d'arcades dont la plus haute se termine sous le toit. Les deux galeries-promenades se prolongent sur le flanc gauche et aboutissent à une tour carrée de 6 étages, couronnée d'une terrasse à balustres qui domine tout l'établissement.»<sup>61</sup>

Cette maquette aurait fait rougir un sérum de vérité! Tour carrée, avant-corps et piscines spacieuses jaillirent d'une imagination en liesse comme le passage de l'ouest vers Cathay et Zipangu! Mais cette maison estivale, en réalité plus sobre, hébergea fort probablement des estivants. Ils seraient venus par trois voies d'accès: le traversier<sup>62</sup> de Montréal-Longueuil et la route rive-sud; la traversée de Pointe-aux-Trembles au quai de Varennes et celle du Bout-de-l'Île au Cap Saint-Michel, menant à un quai situé sur le site même de La Saline. C'était les beaux jours du Boucherville qui faisait des excursions dominicales entre Montréal et Varennes, accostant au débarcadère de l'Hôtel Brodeur.<sup>63</sup> Il y aurait donc eu va-et-vient entre cette auberge du village et celle des sources.

Mais tout ceci est au conditionnel. Il demeure certain, toutefois, que cet établissement connut diverses mutations de propriétaires et fut finalement habité par quelques personnes âgées. Le curé avait sans doute, de nouveau, crié au diable... étouffant toute velléité de commerce. Les bâtisses s'éteignirent peu avant que le 19<sup>e</sup> siècle n'eut sonné le glas. Elles menaçaient ruine, on accéléra l'œuvre du temps. Mais sur les solages qui existent encore se structura la légende: l'enfer hanta les lieux, disent les anciens Varennois, et, par les nuits sans

49. BRH, octobre 1915, v. 21, no. 10, p. 295.

50. BRH, 1929, p. 123: lettre du ministre à Bégon.

51. Fauteux, v. 2, p. 402.

52. Texte de la carte.

lune, des bruits de chaînes parvenaient aux couche-tard à travers la ceriseraie bordant le chemin du roi. Qui voudra vérifier, entre chien et loup ou par un soir à n'y voir goutte, si les diables y lutinent encore?

Ensorcelé ou non, le site devint la propriété de la compagnie Gurds, plus tard absorbée par Orange Crush Co. Froide et impassible, bienfaisante et bonne, la fontaine chante toujours. Son débit est de l'ordre de 2 à 3 milles gallons/heure.<sup>53</sup> Depuis une trentaine d'années, de fortes quantités en sont transportées aux usines de cette entreprise par camions-citernes. Elle est vendue sous le nom de *V de V*.

Mais il faut, à tout prix, fleurir l'épilogue de cette histoire qui chemina entre la sainteté et la sorcellerie. La Saline, maintenant enclavée dans le parc industriel, cultivait trois perles rares, petites fleurs humbles et rieuses que la pollution des usines a guillotiné. Il faut les dire et les chanter, tant parce qu'elles appartiennent à notre folklore que pour encourager la persévérance à la dépollution. Le frère Marie-Victorin, ce virtuose, les décrit avec son cœur de poète: *«Longueuil, Boucherville, Varennes et Verchères sont apparemment identiques dans leur uniforme végétation de rivage. Mais Varennes possède une curiosité botanique, une petite florule maritime, relique d'une autre époque, installée le long de l'émissaire d'une source minérale. Cette source jaillissant sur le rivage même, au pied d'un léger escarpement, est connue sous le nom de «La Saline». Les quelques plantes spéciales qui vivent ici, plantes du sel marin, ne se rencontreront plus ensuite qu'à 250 milles plus bas, vers le comté de Kamouraska. Trois plantes surtout sont caractéristiques: la petite Renoncule Cymbalaire à fleurs jaunes; le Scirpe champêtre à chaume triquètre, et l'Arroche hastée qui est une sorte d'Épinard sauvage. Il s'y ajoute d'autres plantes (Orge agréable, Laiteron des champs, etc.) moins exclusivement maritimes, mais qui*

53. Brouillette, p. 18.

54. Notes sur l'Hospice La Jemmerais, Varennes, Québec, Maison Provinciale des Sœurs Grises, Montréal, 1963, p. 3.

55. Ibidem, p. 4.

sont évidemment heureuses d'avoir les pieds dans la saumure!»<sup>66</sup>

## LA BRIQUETERIE

Mais il n'y a pas que le jet d'eau salin à posséder une virtualité commerciale. Les techniciens affirment que l'argile varennoise offre une matière première abondante et de belle qualité.

La première briqueterie date de 1870. L'entreprise fut organisée sur la terre de M. Azarie Bousquet et produisit suffisamment de ce matériau pour le revêtement de l'Hôtel La Saline et de plusieurs maisons.<sup>67</sup>

Mais plus d'un Varennois de la 3<sup>e</sup> génération se rappellera la seconde tentative, par la société Mont-Royal Brick formée par deux avocats montréalais. Les habitants de notre patelin avaient d'ailleurs un joli canadianisme pour nommer la dernière briqueterie. Pour eux, c'était la *Bricade*.

Le site industriel, aujourd'hui l'emplacement de Gulf Canada, avait été acheté de M. Hormidas Brodeur, en 1913. L'un de ses fils, M. Prime Brodeur, avait environ 14 ans à l'époque. Il parcourut maintes fois le chantier de construction, transportant, dans sa voiturette, les denrées de la ferme paternelle.<sup>68</sup>

Quelques 300 employés travaillaient à la construction de la Bricade. Les Canadiens français étaient en majorité. Il s'y trouvait également des Italiens, des Polonais et des Canadiens anglais. Ces travailleurs recevaient un salaire horaire de... 25 cents, œuvraient 10 heures par jour et 6 jours par semaine! Une demi-douzaine de cultivateurs avaient été engagés avec leurs chevaux. Ils transportaient ainsi divers matériaux et gagnaient légèrement plus que leurs confrères.

56. Programme-souvenir à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la paroisse de Sainte-Anne de Varennes. Juillet 1943. Préparé par le clergé.

57. Notes sur..., Sœurs Grises, p. 7. Cette maison fut détruite par un incendie en 1879. Le 3<sup>e</sup> hospice, qui fut démoli ce printemps (1972), avait été érigé en 1880.

58. Brouillette, p. 18.

Le ciment arrivait en sacs de toile brute par chemin de fer de Canada Cement, sis à Pointe-aux-Trembles. Les ouvriers, principalement les Italiens, déchargeaient cette marchandise sur leurs épaules ayant eu soin, au préalable, d'y placer un coussinet de sacs vides. Madriers, clous et autres matériaux étaient transportés de la même façon.

Il n'y avait pas de grue mécanique sur le chantier. Les fondations se firent au pic et à la pelle. Lorsque l'excavation avait atteint une certaine profondeur, soit environ 10 pieds, les pelletées de terre étaient déposées sur un échafaud. Des hommes hissaient cet échafaud à la surface, déversaient la terre dans des brouettes et la transportaient.

L'établissement compta 5 bâtisses principales. L'installation la plus éloignée de la voie ferrée, près du puits d'argile, constituait la fabrique même et se voyait dotée du nom de *Machine Shop*. C'était un édifice à 3 étages dont les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> planchers portaient les moulanges, et le rez-de-chaussée, les presses à briques.

Devant la fabrique s'alignaient 3 excavations: le sécheur est au centre, vis-à-vis l'usine, flanqué de caveaux portant chacun un éventail de 30 pieds de hauteur. L'air chaud était projeté par un canal jusqu'à la grille du sécheur.

À proximité du chemin de fer s'élevait le hangar de cuisson appelé *Shed*. Les briques manufacturées sont placées dans des wagonnets, séchées, puis les voiturettes passaient à la cuisson. Au-dessous des rails, un feu lent alimenté d'abord de bûches d'érable puis de charbon, cuisait l'argile en cubes.

Une énorme pelle mécanique, bijou du temps, montée sur rails, croquait de grosses bouchées d'argile. De nouveaux dormants étaient ajoutés à mesure que l'on devait avancer la machine.

Bien que jamais complétée, cette entreprise opéra durant deux mois et cessa toute production par suite de la guerre.

59. The Canadian Illustrated News, april 9th 1870, v. 1, p. 362.

60. Brouillette, p. 34.

61. Ibidem, p. 35.

62. Depuis 1842, le traversier *Longueuil* faisait la navette entre l'ancien fief de Charles Le Moyne et le Pied-du-Courant.

Le puits d'argile devint un lac à barbottes... Lorsque Shawinigan Chemicals Co. entreprit ses travaux de construction, en 1961, les murs de ciment de l'ancienne Bricade subsistaient encore au milieu des cépées envahissantes. Des Canadiens français, des Canadiens anglais, des Italiens et des Polonais les démolirent... Le progrès est imperturbable.

### DES INITIATIVES MULTIPLES

Le tourbillon de la révolution industrielle battait déjà l'air varennois. Alors que l'agriculture s'orientait vers les cultures et l'élevage spécialisés, plusieurs résidents furent attirés par le domaine de l'industrie.

Vers 1900, MM. Brodeur, Beauchamp et Bienvenu établirent une fonderie sur le boulevard Marie-Victorin aux abords de la Saint-Charles. Ils y façonnaient des socles de charrue et divers articles domestiques et de menuiserie comme des ferrures de bancs d'école et d'église. L'un d'eux, M. Albert Bienvenu, qui exploitait également une scierie sur le chemin du Petit-Bois, était, comme disaient les gens du temps, un *patenteux*. Il possédait un génie inventif qui lui fit réaliser divers objets assez avant-gardistes. Parmi ces nouveautés, il créa, dès 1910, une machine servant à agrandir les photos et il existe encore, dans notre municipalité, une photo ainsi décuplée...

Les Varennois n'avaient pas à se rendre aux antipodes pour dénicher des installations répondant à leurs besoins. Il existait quelques 3 tanneries, dont l'une située en face de la chapelle Saint-Joachim. Dans la partie ouest de la rue Sainte-Anne se trouvait une boutique de sellier fort connue dans la région pour ses réalisations de belle qualité, voire même artistiques: celle de M. Napoléon Jodoin, qui fabriquait surtout

63. Ancien hôtel Racicot, plus tard nommé Hôtel Bellevue.

64. Notes..., Sœurs Grises, p. 6.

65. Brouillette, p. 36.

66. *La florule de Varennes*, frère Marie-Victorin, article paru dans *Le Devoir*, 3 juillet 1943.

des attelages. Et cette industrie était complétée par celle d'un voiturier, non moins apprécié à la ronde, sis sur la rue Sainte-Anne près de la coulée Notre-Dame: M. Oscar Payette. Il excellait particulièrement dans la fabrication des voitures d'hiver, carrioles et *sainte-catherine*.

Il y a une génération, soit en 1941, même avec le tiers de la population actuelle, le commerce de détail faisait l'objet de la principale activité économique du village de Varennes. Le secteur tertiaire retenait les services d'environ 25 personnes qui, pour la plupart, étaient le gagne-pain d'une famille.<sup>69</sup> Magasins généraux stratifiés de marchandises hétéroclites, installations d'abattage et débits de viandes, livraison des cubes de glace, restaurants... Le premier hôtel, alors propriété de M. Langlois, admirait inlassablement le superbe panorama du fleuve ciselé d'îles. L'Hôtel de Varennes, auquel les gens attribuèrent longtemps le sobriquet pittoresque de *P'tit Canon*,<sup>70</sup> n'était encore qu'un restaurant-poste d'essence sis au sud du boulevard Marie-Victorin, après avoir connu le sort d'une humble grange. Il devait subir des transformations pour le moins originales: pourvu d'un permis pour la vente des spiritueux en '48, il fit un bond sur l'autre côté du chemin en '50. Trois ans plus tard, il prenait une figure qui nous est plus familière. La Banque Provinciale avait été inaugurée en 1917, près de l'église, face au rempart.

## UNE CONSERVERIE

Une première industrie d'une certaine importance marquait l'ère pré-industrielle en 1942, à 2 milles et demis environ du village, près du Cap Saint-Michel: M. Jacques Jodoïn, pharmacien, y établit une usine de mise en conserve de légumes et de fruits. À cette époque, cette entreprise fit, à elle seule,

67. Brouillette, p. 38.

68. Ses souvenirs furent un apport précieux pour la reconstitution historique de cette industrie.

69. Brouillette, p. 42.

doubler la valeur du capital industriel varennois. M. Jodoin disposait alors de l'outillage le plus moderne, actionné par une dizaine de moteurs électriques d'une capacité de 102 chevaux-vapeur.

L'usine fonctionnait de mai à novembre et embauchait, à certaines saisons, près de 100 employés. Plus d'un se rappellera cette aventure de son enfance alors que, courbé vers le sillon, il se hâtait de récolter la plus grande quantité possible de fèves: ce travail était rétribué selon la pesanteur de la moisson. Le plus gros travail de la conserverie tenait de la mise en boîte des haricots verts et des tomates. À ces principaux légumes s'ajoutaient les pêches, le jus de tomate et le maïs. La majeure partie des légumes frais venait des potagers varennois.

La production saisonnière de la fabrique atteignait 6 à 7 mille caisses, expédiées sur les marchés montréalais et à la Coopérative des Conserveurs du Québec.

Le commerce de M. Jacques Jodoin fonctionna pendant une décade. L'usine cessa toute activité à la fin de la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale. M. Jodoin reprit sa profession de pharmacien, où on le retrouve encore.

---

## L'ÈRE INDUSTRIELLE VARENNOISE

---

L'emplacement stratégique de notre localité, satellite d'un grand centre industriel et commercial et siège des bureaux de plusieurs corporations multinationales, ses efficaces voies d'accès dont un chenail d'environ 35 pieds de profondeur, les réservoirs de main-d'œuvre de la région et une politique industrielle ouverte la destinaient à un cycle des affaires beaucoup plus accéléré.

---

70. A cause du télé-roman *Les belles histoires du pays d'en-haut*, de Claude-Henri Grignon.



À la demie du siècle présent, Varennes naissait à la grande entreprise. Sur le plan social, ce ne fut pas sans heurts... L'agriculteur, trimant paisiblement d'une étoile à l'autre et le rentier, ramonant tranquillement sa bouffarde jetaient un regard soupçonneux sur ces géants nouveau-genre. Ceux-ci allaient peut-être systématiser, chronométrer leur existence; en tout cas, fort probablement celle de leurs fils. C'était l'homme en symbiose avec la nature vis-à-vis l'homme en symbiose avec la science. Mais au demeurant, l'industrie remorquait un cortège d'avantages indéniables.

Elles vinrent donc, une à une, peupler les hectares des parcs industriels ou certains autres sites avantageux. Les connaissons-nous bien?

**HISTORIQUE DE LA CAISSE POPULAIRE DESJARDINS DE VARENNES (1944):** comme le Commandeur Alphonse Desjardins l'avait fait le 6 décembre 1900 en fondant la première Caisse Populaire à Lévis.

Le 16 novembre 1944, à une assemblée tenue après convocation des Paroissiens de Varennes et à la suite d'une conférence publique donnée par Monsieur l'Abbé Philémon Démarchais, représentant de l'Union Régionale de Montréal des Caisses Populaires Desjardins, il fut décidé de fonder, en vertu de la Loi des Syndicats Coopératifs de Québec, une société d'épargne et de crédit sous le nom de la Caisse Populaire Desjardins de Varennes. Elle fut affiliée le même jour à l'Union Régionale de Montréal des Caisses Populaires Desjardins.

En ce grand jour de fondation, soixante et seize (76) Varennois animés du même désir que le Commandeur Desjardins souscrivaient les premières part sociales.

Les sociétaires suivants furent nommés membres du Conseil d'Administration, de la Commission de Crédit et du Conseil de Surveillance.

*Au Conseil d'Administration:*

MM. Aldéric Beauchemin, Président  
 Oscar Hébert, Vice-Président  
 Pierre-Paul Lussier, Secrétaire-Gérant  
 Louis Beauchemin, administrateur  
 Honoré Savaria, administrateur  
 Alphonse Racicot, administrateur  
 Émile Provost, administrateur  
 Albert Jodoin, administrateur  
 Raymond Langevin, administrateur

*À la Commission de Crédit*

MM. Fortunat Messier, Président  
 Théophile Roch, Commissaire  
 Laurent Geoffrion, Commissaire

*Au Conseil de Surveillance.*

MM. Gabriel Daneau, Président  
 Paul Hébert, Conseiller  
 Séraphin Vachon, Conseiller

*Les officiers honoraires:*

MM. Gaspard Bousquet, Président  
 Armand Provost, Président  
 Gérard Massue, Vice-Président  
 L'Abbé André Beauregard, Aumônier.

Un local fut fourni gratuitement aux sociétaires par Mlle Maximilienne Choquette dans sa demeure située rue Massue. M. Pierre-Paul Lussier fut nommé secrétaire-gérant de la Caisse Populaire et les Demoiselles Maximilienne et Rolande Choquette offraient gratuitement leurs services pour la tenue de la comptabilité.

Le 31 octobre 1945, la première année sociale prenait fin et l'actif était de \$ 52,943.13.

Dix-sept prêts ont été consentis pour un total de \$ 11,800.-. Quatre-cent-seize familles formaient la Municipalité de Va-

rennes et deux-cent-cinquante-quatre sociétaires devenaient membres de leur Caisse Populaire.

À l'automne de 1950 M. Louis-G. Beauchemin succédait au Docteur Aldéric Beauchemin à la Présidence de la Caisse. Au printemps de 1956 M. Louis-Aimé Choquette succédait à M. Louis-G. Beauchemin à la Présidence de la Caisse et il en est le Président actuel.

L'actif continua d'augmenter et le premier million fut atteint en 1958 après quatorze années d'efforts.

Le local de la Caisse ne répondant plus aux besoins des sociétaires, la Caisse se portait acquéreur d'un terrain sur la rue St-Eugène pour y construire un nouveau local.

En août 1959 M. Pierre-Paul Lussier donnait sa démission à titre de secrétaire-gérant et Mlle Maximilienne Choquette fut nommée secrétaire-gérante.

Vers la fin de décembre 1959, la Caisse opérait dans ses nouveaux locaux situés rue St-Eugène.

Au mois de mars 1965, Mlle Maximilienne Choquette remettait sa démission à titre de secrétaire-gérante après 21 ans de loyaux services, l'actif était de \$ 1,500,000.-

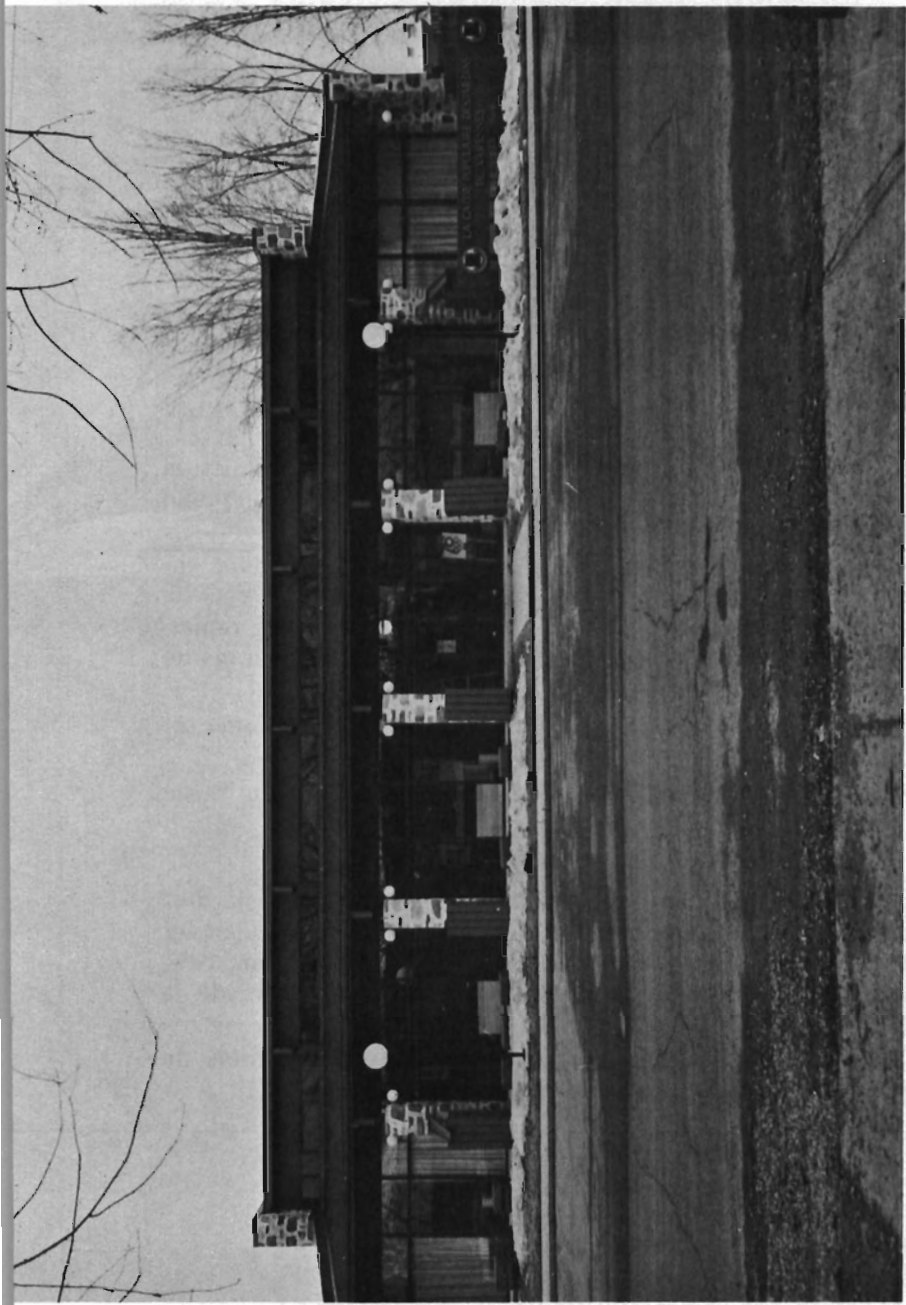
Au mois de mars 1965, M. Jean-Marc Pitre fut nommé secrétaire-gérant.

Le 3 juin 1966, Mlle Rollande Choquette quittait son poste après 22 ans de loyaux services.

Le 30 avril 1968 le \$ 2,000,000.- d'actif était atteint.

Devant l'importance que prenait le Mouvement Desjardins en général et particulièrement la Caisse locale et devant les besoins toujours croissants des sociétaires, le 24 juin 1969, la Caisse se portait acquéreur d'un terrain situé rue de la Fabrique.

La construction d'un nouveau local débutait au mois de septembre 1970 pour se terminer au mois de mars 1971.



Le troisième local de la Caisse populaire Desjardins de Varennes, inauguré en 1971.

Photo Bertrand, Varennes.

Le 22 mars 1971, la Caisse opérait dans ses nouveaux locaux, l'ouverture officielle et la bénédiction eurent lieu le 24 octobre 1971.

Le 31 décembre 1971, M. Laurent Geoffrion, Président de la Commission de Crédit depuis plusieurs années et membre de la Commission de Crédit depuis la fondation de la Caisse, remettait sa démission après 27 années de loyaux services.

Au mois d'avril 1972, le \$ 4,000,000.- d'actif est presque atteint et 3806 Varennois sont membres de notre Caisse Populaire.

Voici les Membres Dirigeants d'aujourd'hui qui continuent d'administrer notre Caisse Populaire avec sagesse et compétence.

*Au Conseil d'Administration:*

MM. Louis-Aimé Choquette, Président  
 Louis-Philippe Dalpé, Vice-Président  
 Jean-Marc Pitre, Secrétaire-Gérant  
 Victor Émond, administrateur  
 Louis Harnois, administrateur  
 René Provost, administrateur  
 Gaston Hébert, administrateur  
 Jacques Beauchamp, administrateur

*À la Commission de Crédit:*

MM. Joseph Provost, Président  
 Joseph Bénard, Commissaire  
 Albert Quintal, Commissaire

*Au Conseil de Surveillance*

MM. Maurice Provost, Président  
 René Bissonnette, Secrétaire  
 Florian Thomas, Conseiller

*Membres du personnel de la Caisse:*

M. Jean-Marc Pitre, Gérant.

La direction de l'entreprise varennoise fut sensibilisée au problème du déséquilibre écologique. Dans la mesure du possible, les cadres apportèrent des solutions concrètes à la pollution. *«Ce fut la priorité dès 1965. Depuis, la compagnie a dépensé la somme de \$300,000 pour des études, différents essais, puis la construction d'un bassin de sédimentation, qui a amélioré de 300 fois les rejets de l'usine.»*<sup>72</sup>

Electric Reduction Company of Canada Ltd. est un membre de la grande famille Albright & Wilson Group, dont le siège social est sis à Londres, Angleterre. L'histoire de la filiale canadienne naquit avant le 20<sup>e</sup> siècle. Dès 1896, à Buckingham, ERCO commençait à produire du phosphore au moyen d'un procédé électrothermique. Ce fut le centre de toutes les activités de la firme jusqu'en 1951. Le brûleur Maunsell, entre autre, mis au point en '52, révolutionna la production de l'acide phosphorique. Mais la même année, une usine de 6 millions (dont la valeur de remplacement serait aujourd'hui d'une vingtaine de millions) s'éleva dans notre municipalité alors *«reconnue comme l'un des sites où se fixèrent les premiers colons du Nouveau-Monde. En 1952, lorsqu'ERCO s'y établit, sa population était de 1,500 âmes. Elle groupait plusieurs des cultivateurs retraités du voisinage.»*<sup>73</sup> La compagnie Electric Reduction s'avéra elle-même une pionnière: elle inaugura l'ère industrielle varennoise.

THE McARTHUR CHEMICAL CO. LTD. (1953): McArthur Chemical, une industrie moyenne, mais puissante, est l'une des plus anciennes firmes chimiques canadiennes.

L'entreprise naquit en 1842, à l'angle des rues St-Jacques et McGill, au cœur de Montréal. Elle arborait la raison sociale Ramsay & McArthur, noms des propriétaires. Leurs panneaux-réclames disaient **«Master Painters & Paint Manufacturers»**

72. ERCO en marche, article de M.J. Dalpé, paru dans La Seigneurie, semaine du 30 mai au 5 juin 1971.

73. ERCO en marche, brochure éditée par Electric Reduction Company of Canada Ltd., p. 7.

et ils vendaient de la peinture, des huiles, du blanc de charge et des couleurs.

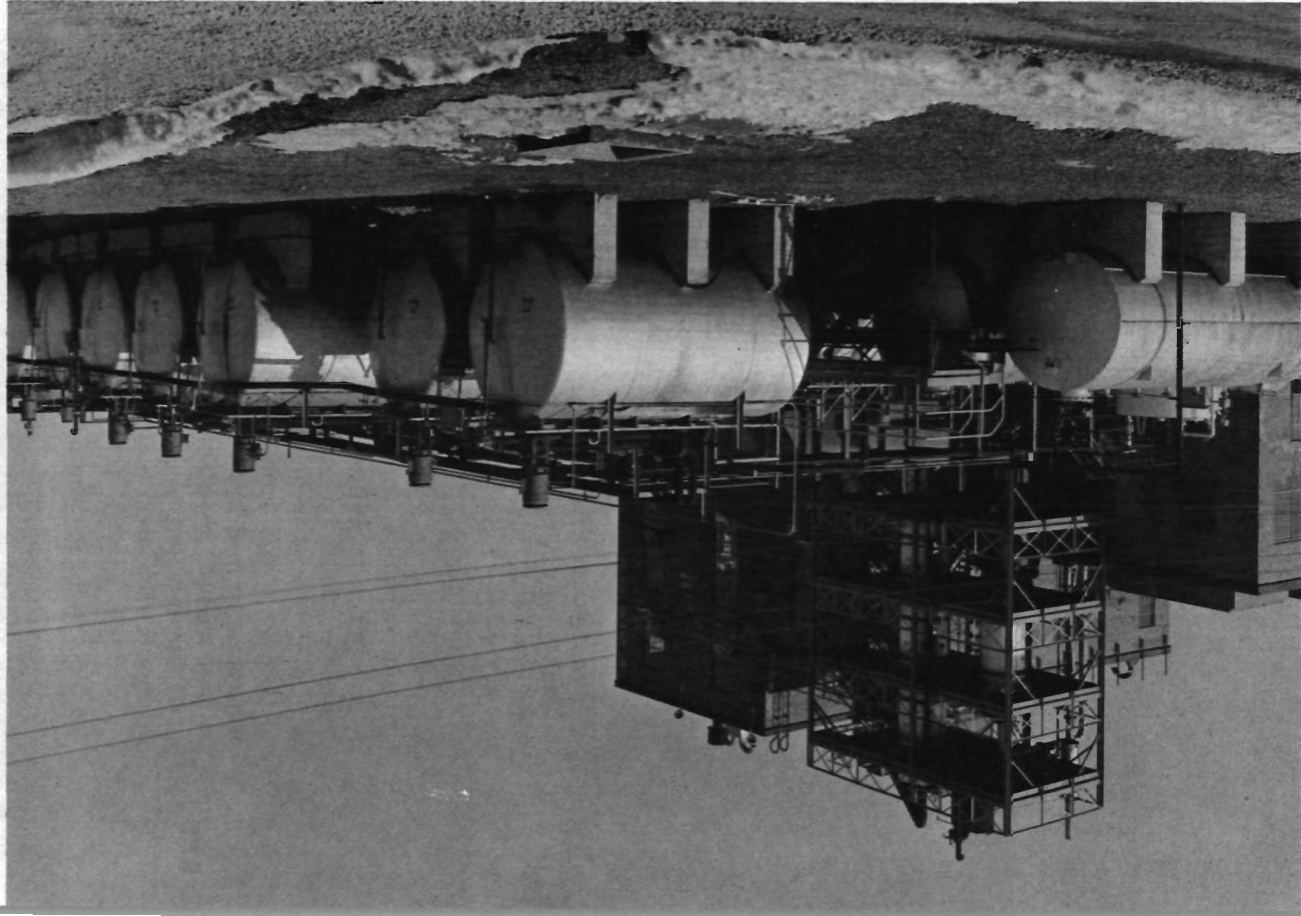
En 1855, cependant, Alexander Ramsay se désista afin de former une entreprise familiale. John McArthur attendit 5 ans avant de s'attacher un nouveau partenaire, M. Spence, vitrier d'art bien connu. La nouvelle firme sous le nom de McArthur & Spence, annonçait des peintres, vitriers, etc. Mais elle fut éphémère et, en 1861, McArthur organisait à son tour une firme familiale. L'éventail de son champ d'affaires augmenta; peintres, tapissiers, détaillants de peinture, de couleurs et de verre. En 1866, ils ajoutèrent la fabrication et la vente des huiles lubrifiantes.

Un changement majeur survint en 1881, lorsque C.C. Corneille devint partenaire et ajouta son nom à la raison sociale. Au tournant du siècle, Corneille avait pris les rennes financières de l'entreprise et, en 1912, McArthur Corneille fut vendu à MM. Irwin & Chown et incorporé sous le nom de McArthur Irwin Ltd.

Durant la première guerre mondiale, McArthur Irwin entreprit la fabrication des pigments, opération que poursuit encore aujourd'hui la branche du même nom. A l'époque, l'entreprise fut également distributrice de cires, gomme laque, teintures, huiles, vernis, couleurs, produits chimiques et de tannerie. À la fin de la guerre, une usine fut érigée sur Bates Road, au nord de Montréal, dans laquelle on manufactura le Vert de Paris, pour le compte du gouvernement canadien. L'année suivante, l'installation fut réaménagée pour la fabrication de blanc de plomb.

La firme fit un autre pas avant en 1920, lorsqu'elle devint agent pour I.G. Farben, teinturiers et chimistes; et pour Laporte, fabricants de peroxyde hydrogène. Peu après, une filiale fut formée pour la fabrication de ce dernier produit, dans le sous-sol du vieil édifice de la rue St-Paul. Les archives ne

McArthur Chemical Co. Lée, une firme qui date presque du temps des pionniers. Née en 1842, cette entreprise s'implantait à Varennes en 1953.





mentionnent pas durant combien de temps ce procédé à l'ancienne fut exploité.

La compagnie fut divisée en 1931: McArthur Chemical assumerait la fabrication et la vente des produits chimiques; et McArthur Irwin s'occuperait des pigments. Les deux firmes existent encore aujourd'hui, toujours dans la même optique, mais à une échelle plus grande.

Pendant ce temps, de nouveaux aménagements furent élevés sur Bates Road. Mais ce département de la peinture passa à des intérêts britanniques sous le nom de Crown Diamond Paint Co. Ltd.

En 1931, McArthur Irwin transporta toutes ses opérations sur Bates Road et McArthur Chemical fut vendu à A.C. Leslie & Co. Ltd., qui en transforma le nom en McArthur Chemical Co. Ltd. Leslie garda le contrôle de la firme jusqu'en 1937, alors qu'elle fut opérée, pendant une décennie, par C.I.L. La seconde guerre mondiale sévissant, tout agrandissement majeur devenait impossible.

Robert Berry, qui avait œuvré pour McArthur en 1915, revint d'un travail à Ottawa pendant la guerre. Il offrit à C.I.L. de se porter acquéreur de la firme, ce qui eut lieu en 1946. Deux ans plus tard, il achetait une autre entreprise chimique. M. Berry fit fructifier ces compagnies pendant 7 ans, au cours desquels elles acquirent quantité d'agences.

Cet homme d'affaires vendit ses intérêts à St. Maurice Chemicals en 1953. Cette entité était une filiale commune de Shawinigan et de Heydes Chemical, mais devint une filiale unique de Shawinigan en 1958.

Suivirent 15 années d'expansion. La division manufacturière de l'entreprise naquit en 1960, à Montréal, et fut transporté à Valleyfield en 1964. Une variété de 80 produits y sont manufacturés. Les quartiers généraux furent déménagés en 1968, de la rue St-Patrick à la rue J.B. Deschamps, à Lachine,

combinant ainsi le bureau et l'entrepôt. En 1971, l'usine de formaldéhyde de Gulf Oil Canada Ltd. fut ajoutée à la division manufacturière de McArthur.

L'expansion continuelle de l'entreprise conduisit à l'établissement d'une organisation commerciale apte à servir une clientèle sur les deux côtés de l'Atlantique. La compagnie possède des entrepôts à Montréal, Toronto, Kitchener, Winnipeg, Vancouver et, outre les représentants de ces endroits, des vendeurs à Québec, et à Hamilton.<sup>74</sup>

CANADIAN TITANIUM PIGMENTS LIMITED (1957): qui sont les Titans? Selon la mythologie grecque, ces géants, fils du Ciel et de la Terre, étaient connus sous le nom d'«hommes blancs» depuis qu'ils s'étaient déguisés en blanchissant leur corps à la craie. Lorsqu'un chimiste allemand, au 18<sup>e</sup> siècle, réussit à extraire un nouvel élément du minerai ménachinite, il le baptisa terre titanique.

Cet élément existait aussi sous forme de bioxide dans une autre roche sédimentaire, l'ilménite (du nom des monts russes Ilmen), en même temps que du fer dont la valeur industrielle fut seule considérée pendant longtemps. La scorie, contenant le bioxide de titane, était jetée. Des gisements d'ilménite furent découverts dans divers pays, dont le Canada.

Mais le métal blanc demeura une curiosité chimique jusqu'en 1908. Le docteur Rossi réussit alors à confectionner la première peinture blanche non-raffinée à base de titane: après être parvenu à isoler le bioxide de titane, il le mêla à de l'huile à salade.

Le docteur J.A. Rossi fabriquait du bioxide de titane aux USA pour Titanium Pigments Company lorsque, en 1920, la firme National Lead, reconnaissant la valeur industrielle de cette substance, se porta acquéreur des droits de la première entreprise. Une seconde usine fut construite en 1923 et, trois

74. Texte de McArthur Chemical Co. Ltd.

ans plus tard, un programme de recherches pour l'obtention du bioxide de titane pur fut couronné de succès: les nouveaux pigments reçurent le joli patronyme de Titanox. Durant la décennie 1930, cette blanche farine apparaissait sur le marché canadien. À cette époque, tout le pigment utilisé au pays était importé.

L'usine varennoise, Canadian Titanium Pigments Limited, fut inaugurée le 11 septembre 1957. Le potentiel d'un important marché, la proximité relative du minerai ilménite et d'une fonderie et, surtout, la possibilité d'obtenir un torrent d'eau comptent parmi les facteurs qui incitèrent National Lead à ériger la première usine canadienne dans notre municipalité.

La naissance des pigments titanox est paradoxale: ces micro-éléments d'un blanc lumineux sont issus de l'ilménite qui est noire comme jais! Le minerai provient du lac Allard, situé sur la rive nord de l'estuaire. L'ilménite est fondu à Tracy afin d'en extraire le fer et la scorie, qui renferme l'oxide de titane, parvient à Varennes par fret ferroviaire. Après avoir été asséchée et moulue, la noire scorie est dissoute dans l'acide sulfurique (fabriquée à l'usine). La solution est clarifiée, filtrée et concentrée. De nombreuses étapes de ce processus chimique exigent l'utilisation de la vapeur et de l'électricité. Un cycle de fabrication consomme 10 millions de gallons d'eau, ce qui équivaut à l'approvisionnement de 50,000 personnes; et l'électricité, durant la même période, pourrait alimenter 16,000 demeures. Dans une phase subséquente du processus, il y a précipitation du bioxide de titane maintenant hydraté, c'est-à-dire qu'il redevient solide. Il subit des filtrations et des nettoyages, puis il est déshydraté. L'hydrate de titane passe lentement dans un immense four rotatif qui parachève la déshydratation et en fait du bioxide de titane pur. La poussière infiniment blanche est alors refroidie, clas-

sifiée, filtrée de nouveau et séchée, puis, finalement, entreposée.

La Canadian Titanium Pigments Ltd produit 33,000 tonnes/année des particules variées de titanox (dont 2 furent découvertes à Varennes) et 80% de cette production est vendue au Canada. Le domaine du pigment est la couleur, et le principal usager du blanc de titane est nécessairement l'industrie de la peinture. Mais cet ingrédient sert également dans les accessoires de maison, équipement de bureau, papier d'emballage, encres, plastiques et matériaux synthétiques, finis pour cuir, matériaux de toitures et de planchers, pâtes pour impression sur tissus, etc. Dans cet éventail d'objets, le titanox remplit son rôle qui est de blanchir, d'aviver et d'opacifier.<sup>75</sup>

IRVING OIL LTD. (1958): en plus d'un édifice à bureaux et d'un garage pour la réparation de leur équipement, la compagnie Irving Oil Ltd. possède chez-nous un dépôt marin. Ce magasin consiste en 8 réservoirs cylindriques contenant, globalement, 4 millions et demi de gallons de pétrole.

C'est bel et bien un dépôt marin, mais... sans quai d'accostage! Les bateaux, venant des maritimes, sont amarrés à une bouée qui indique le mouillage. Et un boyau sous-marin conduit l'*or noir* du navire-citerne aux silos.

Cet établissement retient les services d'une vingtaine d'employés et un vendeur assure, dans notre municipalité, la livraison de l'huile de chauffage.<sup>76</sup>

UNE CARRIÈRE VARENNOISE (1959): peu de résidents savent que la partie ouest de notre municipalité s'élève sur une fracture de l'écorce terrestre que les géologues, ces spécialistes de la géographie interne, nomment faille du Bas-de-Sainte-Rose. Mais il ne faut pas s'alarmer pour autant!

75. Documentation: *L'histoire de Titanox et La première usine de pigments de titane*, brochures publiées par la compagnie.

76. Renseignements obtenus par téléphone du bureau de Montréal.

Cette dislocation n'est qu'un glissement du sous-sol<sup>77</sup> qui met en contact des tranches de terrain d'essences différentes.

Mais beaucoup de Varennois savent que notre municipalité pourtant si diversifiée comporte aussi une carrière. Et ce n'est pas une... mine de rien! C'est un agglomérat intrusif de type acide, comme en sont pourvus les abords des 7 collines montréalaises, cette famille de la plaine de Montréal dont le mont Royal, le mont Saint-Hilaire et le mont Bruno font partie.<sup>78</sup> Mais cette carrière diffère de ses voisines en ce que les pierres sont à la fois très dures et légères. Cette formation est connue des constructeurs sous le nom de *trap rock*. Sa dureté en complique cependant l'extraction et le concassage, ce qui exige de forts capitaux.

Cet affleurement montréalais fut mis en valeur en 1959 par une entité complexe arborant la raison sociale *Les Carrières de Varennes*. Outre diverses firmes, dont BeauVal Inc., quelques-uns de nos concitoyens se portèrent acquéreurs de titres d'actions. L'exploitation connut son apogée dans la florissante conjoncture économique précédant Expo 67 et durant la construction du pont-tunnel Louis-Hyppolite Lafontaine, alors que plus d'un million de tonnes de pierre en furent coulées dans les sections. Mais à cause de problèmes de tout acabit, la mise en valeur de la carrière fut délaissée. Faillite fut déclarée en décembre 1966.

Cet agglomérat appartient maintenant aux *Carrières du Mont Bruno*, mais ne constitue pas leur principale exploitation.

**HOMMAGE DE GULF CANADA:** Gulf Oil Canada Limitée est heureuse de pouvoir rendre hommage aux citoyens de Varennes à l'occasion du tricentenaire de leur municipalité.

Au cours des derniers vingt ans, Gulf Canada a été intimement liée à l'essor de Varennes (tout d'abord par l'entremise de sa filiale Shawinigan Chemicals Limited) et elle

77. La région en compte quatre.

78. Ministère des Mines, Rapport Géologique No. 66, 1955.

a vu cette région essentiellement rurale devenir un important centre industriel québécois.

En 1950, l'acquisition, par la compagnie, de quelques 600 arpents de terrain allait donner le signal d'un développement sans précédent.

Trois ans plus tard, St-Maurice Chemicals Ltd. s'alliait à Hyden Chemicals Corporation de New-York et se lançait dans une entreprise conjointe de production de formaldéhyde et de pentaérythritol. Cette compagnie élevait son usine sur des terrains achetés de Messieurs Théo et Maurice Roy.

Située sur la rive sud du Saint-Laurent, face aux raffineries pétrolières de Montréal-Est, Varennes constituait un site de choix pour l'implantation d'un complexe pétrochimique. Les usines montréalaises de pétrole allaient fournir la matière première à cette industrie naissante. C'est ainsi que, en 1962, une entreprise de \$20 millions de dollars était érigée à proximité de St-Maurice Chemicals, sur un site prédestiné à l'industrie puisqu'il avait connu, au début du siècle, la 2<sup>e</sup> brigade varennoise. La compagnie s'était portée acquéreur de divers terrains à des dates échelonnées: en 1950 et '51, ceux de Messieurs J.-B. Loseau et Arsène Beauchemin; à ceci fut ajouté le site pittoresque et le manoir historique de Messieurs Ogilvy et Humphrey, ayant jadis appartenu au Dr. Hingston. L'entreprise élargissait son patrimoine de l'emplacement de M. Louis-René Mailhiot en '52; puis, 2 ans plus tard, de celui de M. Albéric Tremblay; M. Jacques Beauchamp signait un contrat de vente en 1955. Lors d'un agrandissement d'un complexe, en '65, Madame Gaspard Gauthier accepta l'offre de la compagnie et disposa de la dernière partie de sa terre incluant sa maison. Et en octobre '68, M. Joseph Provost en fit autant, terminant ainsi le rectangle que forme le bien-fonds de cette entreprise chimique. Une section des terres de M. Prime Brodeur avait été acquise



Unité d'hydrotraitement: dernière addition de l'usine pétrochimique Gulf Canada, en septembre 1971.

par la firme dès '50 et une autre tranche fut ajoutée en '61. Cette même année, la majeure partie du domaine agricole de Messieurs René et Roméo Jodoin augmenta le territoire de la compagnie.

Cette usine pétrochimique produit de l'éthylène et de l'acétaldéhyde, matériaux de base d'une foule de produits chimiques. Mais le complexe varennois subit de multiples transformations au cours des dernières années, ce qui lui permit d'accéder à la position importante qu'il occupe aujourd'hui dans l'économie de la communauté.

L'exemple de la compagnie n'a pas tardé à être suivi par plusieurs industries connexes qui, à leur tour, reconnaissant la valeur stratégique de cet emplacement, vinrent se grouper autour de Gulf Canada pour former le noyau du Varennes industriel.

Gulf Canada emploie présentement environ 250 personnes. Plusieurs de ces employés habitaient déjà la région et beaucoup d'autres, venus de l'extérieur, décidèrent de s'y établir, charmés par l'aspect rural et historique de l'endroit. Ils contribuèrent ainsi à la remarquable expansion démographique des deux dernières décennies.

Ces vingt dernières années ont constitué une expérience inoubliable pour la compagnie qui, en sa qualité de citoyenne industrielle de Varennes, espère beaucoup de l'avenir.<sup>79</sup>

**HOECHST PROGRESSE AVEC VARENNES (1963):** son profond respect de la tradition, sa détermination et son dynamisme économique caractérisent l'attitude de Hoechst au Canada.

Cet intérêt qu'elle porte à la tradition a incité Hoechst à acquérir une ferme historique située sur le Saint-Laurent, près de Varennes. On a conservé le mieux possible l'aspect original de cette ferme, qui date de 1702-1704. Cette habita-

79. Texte de Gulf Canada.



tion vieille de deux cent soixante ans est un foyer de réception pour la société. La ferme dont Hoechst a fait l'acquisition est celle de la «deuxième seigneurie de Varennes».

Tout près de la ferme, l'usine chimique de Hoechst, qui s'étend sur une superficie de 13,800 pieds carrés, construite en 1963 pour la production des Mowilith<sup>8</sup> dispersions pour les industries de la peinture, des adhésifs et des textiles, contribue à l'essor industriel du Québec. La nouvelle usine de produits pharmaceutiques d'une superficie de 26,800 pi. ca. et au coût de 2 millions de dollars canadiens, érigée sur le même emplacement, applique les méthodes les plus modernes pour le conditionnement stérile **des antibiotiques**, la fabrication de produits liquides et de **comprimés**, ainsi que la dragéification et l'emballage.

Tout en participant à l'expansion économique, audacieuse et originale, de Québec moderne, Hoechst respecte les traditions historiques du vieux Québec.<sup>80</sup>

INSTITUT DE RECHERCHES DE L'HYDRO-QUÉBEC (1967): l'Institut de Recherche de l'Hydro-Québec, (IREQ), établi en 1967 par la Commission hydroélectrique de Québec, occupe depuis 1970 de nouveaux locaux à Varennes. Ses principaux objectifs sont d'améliorer le service à l'abonné en répondant aux demandes de recherches de l'entreprise elle-même ou d'organismes extérieurs, en conseillant la Commission de l'Hydro-Québec sur des questions scientifiques et technologiques et en aidant au développement technologique en général.

Seules des recherches intensives peuvent permettre de trouver les moyens de continuer à fournir de grandes quantités d'électricité à un prix raisonnable. Le besoin en Amérique du Nord, d'un centre d'essai et de recherche en électricité fut signalé en 1964, à la suite d'une étude faite sous

80. Texte de Hoechst du Canada Limitée.



Les laboratoires généraux de l'IREQ abritent les bureaux, les ateliers de mécanique, la bibliothèque, l'amphithéâtre et les ordinateurs.

l'égide de l'Hydro-Québec, sur l'opportunité d'établir un laboratoire de recherche sur la conversion de l'énergie.

L'IREQ est construit sur un terrain de 600 acres, à Varennes, près du poste Boucherville, en banlieue Sud de Montréal. De ce fait, il utilise la très grande puissance du réseau à 735,000 Volts.

La recherche est menée dans les laboratoires généraux, un laboratoire Haute Tension et un laboratoire Grande Puissance. Les laboratoires généraux sont abrités dans un bâtiment terminé en 1970, qui comprend les bureaux de l'administration et des chercheurs, les ordinateurs, les ateliers de mécanique, la bibliothèque et l'amphithéâtre. Cette concentration des divers services facilite les liaisons entre les chercheurs, tout en mettant à leur portée les principales installations. Les laboratoires Haute Tension et Grande Puissance sont construits dans des bâtiments distincts parce qu'ils exigent de volumineux appareillages et qu'un espace important est nécessaire aux essais. La construction du laboratoire Haute Tension a été terminée à l'automne 1971; et celle du laboratoire Grande Puissance le sera à la fin de 1972.<sup>81</sup>

ROLMEX INC. (1968): M. Roland Saint-Pierre appartient à la lignée typique des pionniers: il ne craignit pas de sortir des sentiers battus et sa persévérance au travail lui valut de réussir. Mais quelle fut cette voie nouvelle sur laquelle il s'engagea? Ce fut un chemin bordé de tilleuls, de camomilles, d'orangers: celui de la phytothérapie. Depuis des siècles immémoriaux, alchimistes, sorciers et médecins furent à l'affût des plantes curatives. Mais y eut-il beaucoup d'hommes d'affaires qui songèrent à en faire bénéficier leurs compatriotes?

Il semble que «ce fut seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de l'avènement de la médecine expérimentale, que certains pensèrent à la confection des extraits de plantes.»<sup>82</sup> La

81. Texte de l'Institut de Recherches de l'Hydro-Québec.

82. *Les plantes et la santé*, brochure publiée par les Publications Horizon-Santé.

composition biochimique des herbes thérapeutiques s'apparente à celle du corps humain, ce qui explique la tolérance du métabolisme à leur égard, contrairement à certains médicaments synthétiques. Dans les laboratoires Rolmex, l'on fait appel aux propriétés curatives de plus de 200 herbages que l'on peut cataloguer en 4 sections: les infusions, les plantes antispasmodiques, diurétiques et digestives. C'est ainsi que la pharmacopée moderne renferme 75 médicaments-nature sous forme de sachets, ampoules, pilules, sirop et autres, consciencieusement dosés dans les officines d'une entreprise québécoise.

L'aventure industrielle de M. Saint-Pierre débuta en 1962: il était alors en société et décida de fonder sa propre maison. L'entrepreneur s'établit dans un modeste local de la rue Craig, lequel s'avéra promptement trop exigü. C'est alors que cette salle de quilles inactive sur le boulevard Marie-Victorin, dans notre municipalité, lui parut fort propice. L'emplacement fut donc réaménagé d'une façon fonctionnelle dès le printemps de 1968. L'affaire, derechef, progressa rapidement. Une succursale fut mise sur pied dans la Vieille Capitale en 1969, mais le siège social demeurait chez-nous. L'année suivante, la poussée expansionniste faisait tripler les installations varennoises.

La structure de l'organisme comprend Rolmex, Multilab et les Publications Horizon-Santé Inc., cette dernière division faisant paraître une revue trimestrielle. Et l'infrastructure, selon la formule-type des entreprises familiales québécoises, est échafaudée comme suit: à la présidence, M. Roland Saint-Pierre, qui sait à la fois cueillir la fleur et tenir les rennes de l'administration; il est secondé, à la vice-présidence, par son frère François; Madame Thérèse Saint-Pierre, épouse du président, occupe le poste de secrétaire-trésorière. Une quarantaine d'employés assurent les services tant aux la-

boratoires qu'aux bureaux et 400 représentants s'occupent des relations avec les marchés.

Outre une partie des provinces voisines, Varennes et le Québec redécouvrent, avec Rolmex, l'efficacité de la cure par les plantes. Puisse cette entreprise canadienne française, si progressive, atteindre les meilleurs succès!

**AIR LIQUIDE CANADA-TECHNOLOGIE DE POINTE DANS UN DECOR DE NOUVELLE-FRANCE (1968):** les installations de production de gaz industriels situées dans la localité de Varennes, fondée il y a 300 ans, sont parmi les plus modernes qui soient au Canada. Dans cette cité historique de la rive sud du St-Laurent, à quelque distance à peine de la Métropole affairée, Air Liquide Canada Ltée a construit deux usines dans une région propre à faciliter le service à la clientèle de la rive sud, tout en gardant, par sa situation stratégique, un accès au marché montréalais et aux nombreux hôpitaux de la région.

Installée sur la route No 3, la centrale de production d'oxygène, aisément reconnaissable, se remarque par sa grande «boîte froide» et ses énormes réservoirs blancs. Dans ces citernes sont emmagasinés, à des températures avoisinant 300 degrés Fahrenheit sous zéro, l'oxygène, l'azote et l'argon produits par la centrale. À ces températures, les gaz sont liquéfiés et n'occupent que 1/800<sup>e</sup> de leur état gazeux normal.

La centrale d'oxygène fut construite en 1968 au coût de \$ 2½ millions. Ses produits sont: l'oxygène — employé dans les hôpitaux, dans l'industrie pour l'oxycoupage de l'acier, le soudage oxyacétylénique, pour l'affinage de l'acier et des autres métaux; l'azote — utilisé dans la surgélation des aliments, la production d'atmosphères neutres pour les produits chimiques volatils et la fabrication de matériels électroniques; et l'argon — gaz inerte servant de protecteur dans le soudage à l'arc et le remplissage des ampoules électriques.



Centrale de production d'oxygène d'Air Liquide Canada Ltée.

Ces gaz liquéfiés sont livrés à la clientèle par l'entremise de wagons-citernes et de camions-citernes spécialement isolés. L'usine même possède un degré élevé d'automatisation et seulement 11 employés assurent son fonctionnement.

En 1969, Air Liquide Canada construisait une deuxième usine, au coût d'un quart de million — cette fois pour la production et l'embouteillage de l'acétylène. Située sur le Chemin de la Petite Prairie, cette usine voisine celle de la division chimique de Gulf Oil Canada Ltée. L'acétylène est un dérivé naturel du procédé de fabrication employé dans cette dernière et ALC utilise ce sous-produit, le purifie davantage et le comprime afin de l'embouteiller avant expédition aux clients. En plus d'épurer le gaz, cette usine le produit aussi par la méthode classique. L'acétylène est le gaz combustible habituel qu'utilise l'industrie pour le soudage des métaux et l'oxycoupage de l'acier. L'automatisation de l'usine d'acétylène est aussi très poussée et l'usine emploie 15 personnes.

La centrale d'oxygène et l'usine d'acétylène fonctionnent toutes deux selon les techniques de pointe en production des gaz industriels et sont équipées des moyens les plus complexes dont on dispose de nos jours en matière de sécurité.

Air Liquide Canada et ses installations de Varennes ont attiré l'attention du public l'année dernière lors de l'instauration d'une nouvelle semaine de travail de trois jours, qui a pris forme dès le 13 juin à la centrale d'oxygène. Ce système révolutionnaire résultait d'entretiens entre les employés et le service du personnel d'ALC et se fonde, en bref, sur sept journées de travail de douze heures, par employé, toutes les deux semaines. Les employés ont désormais une fin de semaine libre toutes les deux semaines, fin de semaine qui s'étend sur trois jours à la fois. Ce système a servi de modèle à de nombreuses compagnies, de même qu'à d'autres usines d'Air

Liquide Canada de la région de Montréal et à la Division chimique de Gulf Oil à Varennes.

340 «Nous avons trouvé à Varennes l'emplacement idéal pour nos usines de la rive sud, ainsi qu'une collectivité disposée à nous aider en toute occasion», a déclaré M. Pierre Salbaing, Président d'Air Liquide Canada, «nos activités s'étendent par tout le Canada et les États-Unis, mais nous tentons l'impossible pour participer de notre mieux aux communautés qui nous accueillent. Nous sommes particulièrement fiers d'appartenir à cette cité historique et nos meilleurs vœux de succès accompagnent les habitants de Varennes dans la célébration tricentenaire de la fondation de leur jolie ville.»<sup>83</sup>

COMMERCIAL ALCOHOLS LTD (1969): plusieurs Varennois de la Côte-d'en-bas purent noter la construction de cette filiale de C.I.P. (Canadian International Paper), qui débuta au printemps de 1969.

L'été suivant, l'usine ouvrait ses portes à une cinquantaine d'employés et entreprenait la fabrication de son produit.

L'alcool industriel qui y est préparé est un alcool synthétique à base d'éthylène. Il sert, entre autre, dans la fabrication des produits cosmétiques.<sup>84</sup>

LA COMPAGNIE DOW CHEMICAL (QUEBEC) LTD. (1969): la Compagnie Dow Chemical (Quebec) Ltd., s'est établie à Varennes en 1969. La situation géographique de cette ville, à cause de la proximité de la voie maritime, des grands réseaux routiers et ferroviaires, a contribué à la sélection du site actuel pour desservir le marché, sans cesse croissant, de la construction au Québec. La collaboration reçue des autorités municipales a, de plus, facilité le choix décisif.

L'érection de l'usine débuta en juin 1969, pour se terminer en mars 1970. Le personnel de cette usine, dont la majorité

---

83. Texte de Air Liquide Canada.

84. Aucune information obtenue de la firme.



habite Varennes, fut embauché, de mai 1969 à novembre de la même année, pour suivre un entraînement spécialisé. La mise en marche se fit en mars 1970 et depuis, la production n'a cessé de s'accroître.

L'usine actuelle, située à l'extrémité nord d'un emplacement de 120 acres, occupe une superficie de 88,800 pi. carrés de plancher. Présentement, 20 employés permanents y travaillent. Le produit manufacturé est un isolant de polystyrène expansé, de marque Styrofoam<sup>®</sup>, par un procédé exclusif et hautement automatisé.

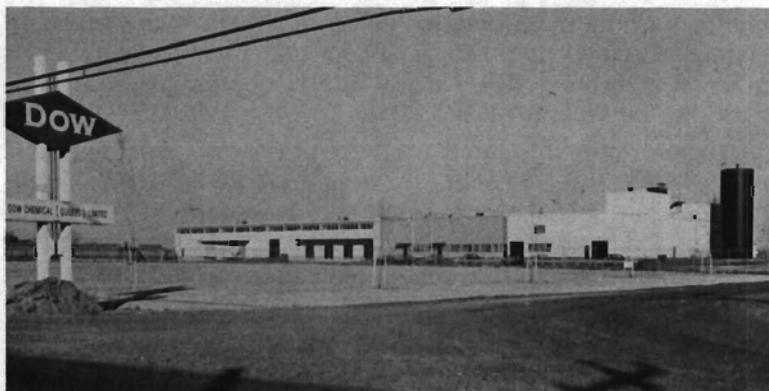
La Compagnie Dow Chemical (Quebec) Ltd., est une subsidiaire de la compagnie The Dow Chemical Company Limited, qui fut fondée le 18 mai 1897. La compagnie célèbre donc, cette année, son 75ième anniversaire d'existence.

Lorsque la décision fut prise de construire sa première usine au Québec, les dirigeants ont cru bon de composer le personnel de cette usine uniquement de gens du Québec. Par conséquent, la langue de travail de l'usine, à tous les niveaux, est le français.

La sécurité au travail est une des principales préoccupations au sein de la Dow. Un programme poussé de préventions d'accidents est continuellement remis à jour. Cette initiative a porté des fruits, puisque l'usine de Varennes n'a eu à déplorer aucun accident, avec perte de temps, depuis sa mise en opération.

Allié à la sécurité, est un programme de protection de l'environnement dans toutes les divisions de la Compagnie à travers le monde. L'usine de Varennes n'y fait pas exception. En effet, il n'y a aucune pollution significative; soit dans l'air, soit dans l'eau, tel que l'ont indiqué des analyses de contrôle effectuées récemment.

Le Styrofoam<sup>®</sup> est un isolant multicellulaire inerte, possédant un excellent coefficient d'isolation thermique et est,



Le produit manufacturé par *La Compagnie Dow Chemical (Québec) Ltée* consiste en un isolant.

de plus, ignifuge et hydrofuge: c'est-à-dire, qu'il ne s'enflamme pas au contact d'une flamme et est virtuellement imperméable à l'eau.

Contrairement à ce que croient beaucoup de gens, ce produit est généralement de couleur bleue et non blanche. En effet, ce dernier produit blanc que beaucoup appellent, à tort, Styrofoam<sup>®</sup>, est manufacturé par un procédé d'expansion en vases clos (moules), ce qui permet à des granules de polystyrène de se fusionner tout en gonflant. Les panneaux obtenus, après le coupage final, sont ordinairement de 4' x 8' de dimensions et de diverses épaisseurs. Le procédé utilisé à l'usine de Varennes est totalement différent et sa description détaillée n'entre pas dans les cadres de cet article.

La principale matière première utilisée dans la fabrication du Styrofoam<sup>®</sup> est le polystyrène. Ce dernier est le produit de la polymérisation du styrène, lequel est obtenu par la réaction du benzène et de l'éthylène. Ces deux composés sont eux-mêmes extraits du charbon et du pétrole.

Les principales applications du produit sont:

- a) L'isolation des toitures.
- b) L'isolation des murs.
- c) L'isolation des planchers, surtout les surfaces porteuses de glace artificielle.
- d) L'isolation des routes, pistes d'aéroports, etc...

### *Perspectives d'Avenir*

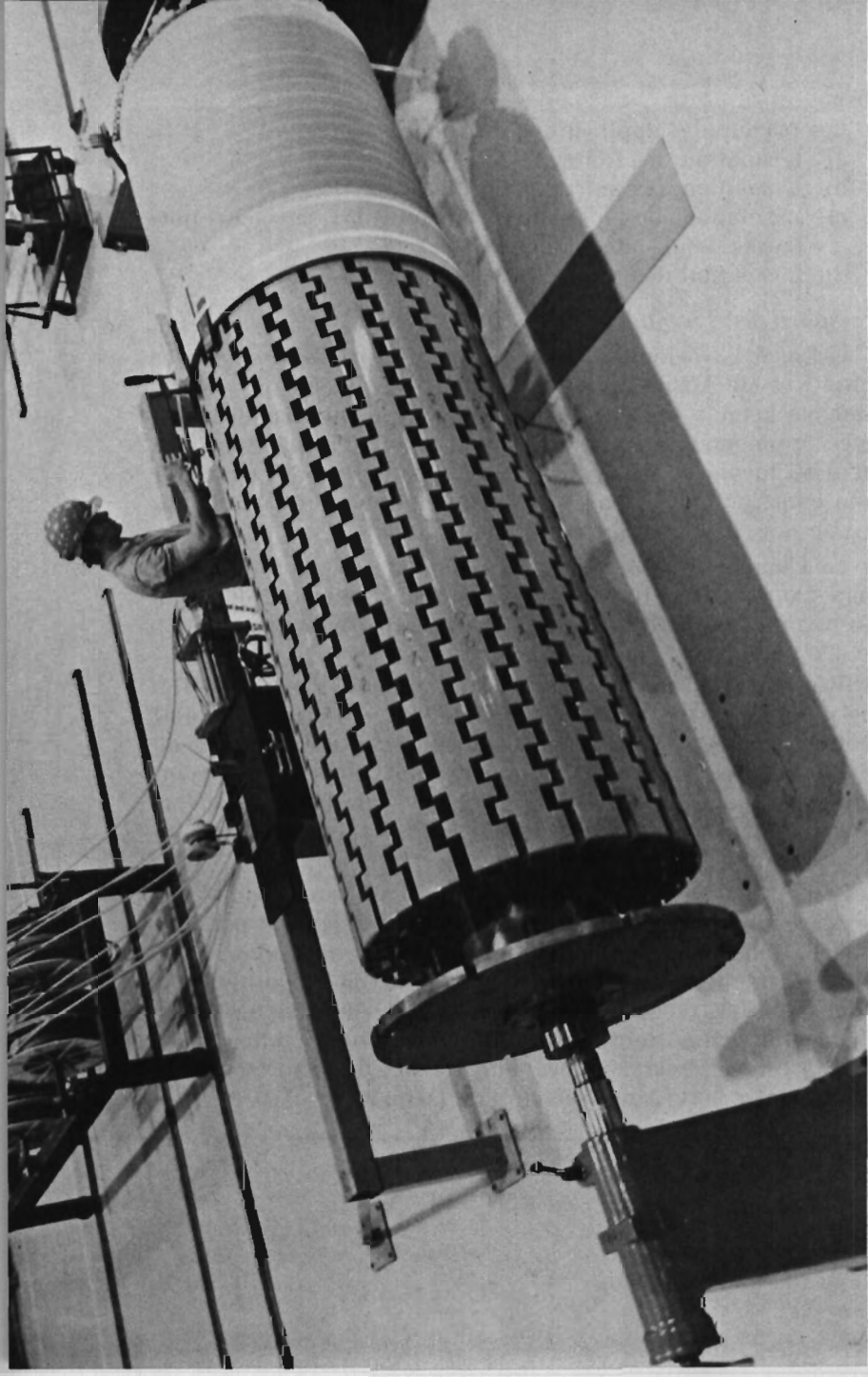
Grâce à l'excellente coopération qui existe entre tous les employés de l'usine, sans distinction de niveau, les succès obtenus jusqu'à présent nous permettent d'envisager l'avenir avec optimisme. Nous nourrissons l'espoir de voir notre entreprise locale se diversifier puis, éventuellement, procéder à la construction de nouvelles installations pour fabriquer de nouveaux produits.

La Compagnie Dow Chemical Ltd. et ses employés sont fiers d'opérer à Varennes et souhaitent à cette municipalité un heureux tricentenaire ainsi qu'une prospérité croissante.<sup>85</sup>

ASEA INDUSTRIES LIMITEE (1971): au début d'octobre 1971, les multiples baies vitrées d'un édifice à bureaux tout neuf reflétaient une effervescence inaccoutumée: en présence de M. Robert Bourassa, premier ministre du Québec, de personnalités suédoises et de dignitaires des trois paliers gouvernementaux, ASEA Industries Limitée inaugurait ses installations varennoises.

La dernière venue dans la puissante famille des industries de Varennes n'en était pas la moindre! Sis dans le parc industriel ouest et ayant accès sur la Montée de Sainte-Julie, l'établissement suédois fut érigé au coût de 12 millions. Il occupe 190,000 pieds carrés d'un terrain de 90 acres. Les aménagements comportent un sobre et fonctionnel édifice à bureaux de forme rectangulaire. Plus de 90% de la surface aménagée sont réservés aux secteurs de l'usinage.

85. Texte de Dow Chemical (Quebec) Ltd.



L'une des bobineuses de transformateurs de ASEA Industries Ltée. Un ouvrier procède ici au bobinage d'un transformateur par l'enroulement simultané de 8 fils conducteurs de cuivre.

L'immense atelier est spécialement conçu pour la fabrication de transformateurs électriques d'un poids possible de 600 tonnes métriques. Le plancher de l'usine en dalles de béton de 12 à 17 pouces d'épaisseur est façonné de manière à résister à des charges mobiles pouvant atteindre 3,100 livres au pied carré. Ce parquet coulé sur place est pratiquement d'un seul tenant afin de permettre l'emploi d'un outillage spécial de manutention de type lourd. Ce matériel de manutention permet à une personne de force moyenne de déplacer des poids de 15 à 20 tonnes... Il s'agit d'équipement muni de coussinets à air comprimé. Chacun de ces coussinets couvre 3 pieds carrés et représente une capacité de manutention de 35 tonnes... La zone d'assemblage, qui prend toute la longueur du bâtiment, a été planifiée pour permettre l'utilisation simultanée de 2 ponts roulants d'une capacité conjointe de 600 tonnes métriques. Ces ponts sont au nombre des plus puissants au Canada. Un embranchement privé relie l'usine au laboratoire d'essais à haute tension de l'Hydro-Québec, (IREQ) distant d'une demi-mille. Des wagons de chemin de fer spéciaux sont utilisés pour transporter les transformateurs, certains pesant jusqu'à 500 tonnes et mesurant jusqu'à 58 pieds de long.

La firme scandinave ASEA produit des transformateurs et réactances destinés aux lignes de transmission à haute tension. Comment furent assurées les qualifications du personnel? Lorsque l'entreprise atteindra sa pleine capacité productive, elle retiendra les services de quelques 275 personnes, la plupart ouvriers spécialisés ou techniciens. Avant même son inauguration, ASEA avait consacré des sommes importantes à la formation de 70 de ses employés. Le programme de formation technique fut amorcé à Montréal à la fin de 1970 par un cours spécial dispensé au CEGEP du Vieux-Montréal, complété par un stage de 3 à 6 mois en Suède. Ces

techniciens assureront ainsi la formation des futurs employés.

346 ASEA est un sigle provenant des initiales de la raison sociale suédoise Allmänna Svenska Elektriska Aktiebolaget, qui signifie «*la compagnie générale électrique de Suède*». Cette firme débuta modestement en 1883, fournissant du travail à 7 employés. Mais elle sut tirer profit de diverses découvertes et ne cessa de progresser. Elle constitue maintenant une corporation multi-nationale opérant dans 70 pays. Au Canada, la vente et l'entretien des produits ASEA sont assurés par la compagnie ASEA Limitée, dont le siège social est à Montréal, par opposition à ASEA Industries Limitée de Varennes, qui se spécialise dans la fabrication de transformateurs de puissance. C'est en 1906 que remonte la première installation d'équipement d'ASEA au Canada. Par la suite, cette société fournit à l'Hydro-Québec une contribution importante en équipements de haute tension.

La décision d'ASEA d'implanter sa nouvelle usine de production de transformateurs au Canada repose sur les vastes ressources hydrauliques du pays et sur la croissance rapide des besoins énergétiques de l'Amérique du nord. Elle est la seule industrie du genre en la Belle Province et l'un des motifs de son installation à Varennes est la proximité des laboratoires de l'IREQ qui comptent parmi les plus modernes et les mieux équipés au monde.<sup>86</sup>

LA COMPAGNIE DES CIMENTS DU ST-LAURENT (1972): vers 1966, cette compagnie achetait des superficies contiguës à la carrière de Varennes. Elle ne devait, cependant, y extraire de la pierre qu'à l'été 1972.

La première cimenterie de cette firme avait été mise en chantier près de Québec en 1953. La corporation fut ouverte aux actionnaires canadiens deux ans plus tard. En '56-'57,

---

86. Texte de ASEA Industries Limited.

une usine ontarienne ayant une capacité double de celle de sa sœur québécoise fut érigée.

L'entreprise compte 3 filiales en propriété exclusive et 6 carrières de pierre concassée, dont une partie de la carrière varennoise.<sup>87</sup>

## VARENNES À L'HEURE DU MONDE

Depuis les pionniers, ces peux dont le sang coule dans nos veines, la personnalité fondamentale de notre municipalité subit une mutation radicale. Tout comme un être humain, elle naquit et ses balbutiements se répercutaient par les bruits tranchants de la cognée. Puis elle connut une enfance cahoteuse: quasi abandonnée par le gouverneur-négociant René Gaultier de Varennes, à demi-exploitée par son semblable Michel-Sidrac Du Gué, dorlotée par Michel Messier, considérée avec sollicitude par Jacques Le Moyne de Saint-Marie. La relève fit de même: exploitation sporadique de certains secteurs, abandon, reprise. Mais cette école de la vie conduisit notre localité, vers 1800, à une adolescence assez brillante par une vocation agraire: fière et indépendante, elle avait trouvé son identité entre les ballots de toison à carder et les vagues de menus grains à faucher. Elle contracta cependant une épidémie au début de sa jeune maturité: hémorragie démographique. Le courage aidant, notre patelin atteignit tout de même, dans le premier quart du siècle présent, l'âge adulte avec l'importance sereine de ces villages-routes agricoles en périphérie des grands centres. Mais cette saignée continue présageait une sénilité précoce.

Un miracle s'accomplit. Varennes régénéra, tout comme l'oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres. Son essence originelle connut alors une transformation globale: ses champs qui, pendant 2 siècles et demi, avaient façonné des mers de graminés, portaient maintenant le fantastique complexe de

87. La Compagnie des Ciments du St-Laurent, Rapport annuel 1970; et *Histoire de la Compagnie des Ciments du St-Laurent*, 1963.

l'industrie de pointe. La faune gigantesque des parcs industriels, d'abord disséminée, avait éclos çà et là: hauts-fourneaux disséquant le phosphore et crachant des rejets brûlants; savantes unités de broyage, de macération, de filtration à la suite desquelles la noire ilménite ressuscite sous forme d'éblouissants pigments; mystérieuses officines où s'élabore la chimie basique de laquelle sortiront les couleurs, les adhésifs et tout l'attirail du modernisme; dinosaures aux cerveaux électroniques, toiles d'araignées géantes des faisceaux de conduits, discrets oléoducs sous-marins, galaxies de lumières... C'est la chimie et la pétrochimie vécues. C'est Varennes à l'heure du monde.

Il était logique que la situation géographique de Varennes en fasse le prolongement de l'expansion montréalaise. Notre municipalité constitue le plus important centre pétrochimique en-dehors de la métropole. La valeur du capital industriel se chiffre à plus de 200 millions. L'on y discute d'un port de mer, des projets des multiples corporations qui se sont déjà appropriées de vastes espaces, de l'oléoduc de Gros Cacouna qui serpentera dans le sous-sol varennois, et quoi encore! Cette naissance à l'industrie irrigua notre vieux territoire d'un sang neuf: en une génération, soit de 1950 à nos jours, sa population quadrupla; et une poussée démographique de l'ordre de 2,000 habitants est prévue d'ici deux ans. Comme au temps de la colonie, la municipalité se développe de proche-en-proche, par demi-cercles concentriques partant de ce cœur que forme l'église. Un projet de 200 demeures est en voie de réalisation, prolongeant le boulevard René-Gaultier... et prolongeant son nom dans les rappels historiques.

L'art maritime voudrait que la possibilité de boulinguer en amont du présent trouve son homologue dans celle de naviguer en aval. Hélas...! Mais si, d'aventure, nous



tentons de télescoper l'horizon de l'an 2,000, nous voyons une pimpante cité résidentielle à l'urbanisme planifié choyant, ici et là, des vestiges d'une généreuse histoire. Et puis, à ses extrémités, «une forêt de cornues géantes, de réservoirs énormes, de tours de distillation élevées, de cheminées».<sup>88</sup> Le cycle des affaires y bat au rythme universel.

Pour vos réussites, citoyens de l'an 2,000, nous vous saluons *chapeau bas!* Et ce couvre-chef à la d'Artagnan est de feutre de castor... pour la continuité historique!

---

88. *Des investissements de \$130 millions en quelques années*, article paru dans Le Petit Journal, semaine du 20 avril 1969. Ce texte est un interview avec M. Guy Boucher de Grosbois, maire de la Paroisse de Varennes, agissant comme commissaire industriel.



## Si mon patelin m'était conté

Contes et anecdotes: «production spontanée du génie populaire, la littérature orale se retrouve chez tous les peuples, mais rarement en aussi grande abondance qu'au Canada français.»<sup>1</sup>

### NOT' MERE LA TERRE

Quand j'étais jeunet (ça fait belle lurette... j'arrive à 90 ans!), mon père parlait souvent des barques à voiles qui avaient un mât d'cent pieds. Le père de Raoul Provost<sup>2</sup> les a ben connues aussi. C'était vers 1850. Pendant deux jours, les cultivateurs faisaient une corvée pour les charger d'foin. Et p(u)is les barques prenaient l'fleuve jusqu'à Sorel, r'montaient l'Richelieu jusqu'aux Etats-Unis.

C'était à (la) faux, dans mon temps, qu'on coupait l'foin. P(u)is en l'engerbait pour 5 piastres du 100 vayoches, avec des rateaux en bois. Quand c'était des années à foin, i' s'en vendait des bancs!<sup>3</sup> Mon ami Elie Jodoin, tiens, a été un bon producteur de foin. I' a aussi ouvert la première cannerie<sup>4</sup> de tomates dans la Baronnie. Sa femme, Léa, a été la dernière de Varennes à sumer du lin. Elle peut encore t'montrer dés serviettes qu'elle a faites avec ça. C'est d'la belle étoffe.

1. *Littérature canadienne française*, Samuel Baillargeon, p. 20. Le français châtié ne saurait véhiculer l'esprit très vif et très particulier des Québécois d'il y a 2, 3, ou 4 générations. Le langage étant la corporité de la pensée, autant essayer d'exprimer sa mentalité propre par une langue étrangère! D'où cette approximation du langage d'antan afin, au moins, d'en évoquer l'esprit.

Le docteur Hingston avait une belle grand' fille, Aline. Ma parole, elle était belle comm' une apparition. Tu penses qu'elle avait tout' une ribambelle de courtisans, mais c'est Davidson, le fils du juge, qu'elle aimait. Mais Davidson était protestant. Le docteur voulait pas entendre parler de publier les bans.

Toujours qu'un beau dimanche matin, les jeunes partent en chaloupe à voile pour l'île Deslauriers.

Le docteur lés a r'vus que(l)ques jours plus tard. Aline flottait dans lés îles de Contrecœur, une balle dans l'cou. Davidson a été r'pêché à Verchères.

William Hingston s'en ai jamais r'mis. I' a fini par vendre sa maison à un nommé James Douglas, qui avait un fils ambassadeur en Angleterre.<sup>10</sup>

#### UN SAPRE COUP D'VENT

Ma parole d'honneur, tel que tu m'vois, j'ai vu une chassagerie de mes yeux. Je l'ai vue. Excepté qu'i' y avait personne dedans, et p(u)is qu' c'était une chaloupe, pas un canot. Tu sais l'ouragan terrible de 1892? Quand les cloches ont commencé à sonner tout' seules, la moitié des monuments du cimiquère<sup>11</sup> sont tombés. Y a une chaloupe de l'île qui a été soul'vée par le cyclône. Le vent l'a emportée dans les airs à travers le fleuve jusqu'à Varennes et p(u)is là, elle est rentrée à moitié dans une fenêtre de l'ancienne maison Gervais,<sup>12</sup> p(u)is elle s'est coupée en deux.

Fallait que l'yable s'en mêle! C'est encore beau qu'y a pas eu plus d' dégat dans l'village. Le tourbillon a fait timber l'aqueduc,<sup>13</sup> i' ést r'monté pour r'descendre au P'tit-Bois. En biais, i' a traversé la Pointe-aux-Pruches, a passé par la Picardie. Edmour Beauchamp était à l'école à c'moment-là. Parle-z-y en, tu vas voir... I' a vu v'nir des rouleaux

4. Anglicisme. Le mot français est conserverie.

5. Chantier.

6. Une islette était un bocage dans la plaine défrichée.

7. Instrument domestique confectionné d'un manche mince et d'un bloc de bois franc pesant une dizaine de livres, rattaché au manche par une courroie.

d'fumée au ras terre. Le vent s'est ensuite ouvert un ch'min de 3 arpents d'large dans l'bois jusqu'à Saint-Marc. Tout s' couchait partout. Le plus étrange, c'est qu'à 3 arpents d'la Picardie, i's ont ben vu qu'un orage montait. Mais i's ont pas r'çu une goutte de p(l)uie ni un souff' de vent. Tout à coup, i's ont r'marqué qu'i' avait presque ment p(l)us d'maisons d'bout à la Picardie...

Fallait aussi qu' le bon Dieu s'en mêle parc' qu'i' a eu juste une dame de blessée dans les parages de Saint-Marc. C'est pure chance, i' a pas à dire, parc' que l'ouragan a fait monter une vache dans les airs. Elle ést r'tombée morte. Te dire tout' lés maisons p(u)is les bâtiments écroulées, lés toits arrachés... Le pére Beauchamp, en tout cas, avait une grange avec des pignons à sa main, tout travaillés, I' lés a r'trouvés au complet à Saint-Marc.

Dans la maison d'Arthur Lussier, Signor Messier avait un bébé de 4-5 mois qui dormait dans son ber,<sup>14</sup> dans la chambre du pignon.<sup>15</sup> Le p'tit s'app'lait Maurice. Quand l'pignon a commencé à s'effondrer, crois-moi, crois-moi pas, y a une armoire qui a basculé 'sus les pommeaux du ber. Ca fait que les pierres du pignon sont tombées d' sus, pas une a touché au p'tit. I' s'est même pas réseillé, i' souriait aux anges. C'est qu'son heure était pas arrivée. Le jeune Maurice devait s'noyer une douzaine d'années après.

## LES ABONNES

Nos quêteux, c'était les abonnés, comme on disait. Parc' qu'on avait chacun nos préférences, et p(u) is qu'on les gâtait, quand i's passaient. I's s'faisaient, comme qui dirait, une sorte de profession de leu' manière de vivre.

La femme à Eugène Simard, autrefois une demoiselle Payette dit Saint-Amour, avait adopté le quêteux Delorme.<sup>16</sup> C'tait un bon gars qui a pas fait parler d'lui beaucoup.

8. Dans les cuves, les pois étaient brassés à l'air afin que le vent puisse emporter les cosses et les feuilles.

Ils étaient triés par catégorie.

9. Le docteur William Hingston résidait dans la maison Gulf qu'il avait achetée en 1870 de Edouard André Barnard. Ce dernier y avait fait des expériences agricoles dans le domaine de la production du lait d'hiver.

Y en avait un qui était aveugle. I' aimait ben la maison de Josaphat Dalphé.<sup>17</sup> Délima le conduisait ensuite chez l'voisin.

On avait une espèce de prophète, aussi. C'était un vieux Français qui avait même prédit la presque fin de l'agriculture à Varennes.

Jules Beaudoin, lui, était calé.<sup>18</sup> L'avait fait un cours classique, avait même été inspecteur d'école. C'te vagabond-là était contre les Jésuites. I' nous donnait tout' sorte de nouvelles politiques: un vrai cours! I' disait qu' la province de Québec, c' 'était l'paradis dés quêteux.

Si la plupart des abonnés était du bon monde, Ti-Jos Canard, lui c' 'tait un défectueux.<sup>19</sup> Ma franche vérité, c' 'tait un déchet. I' menaçait les femmes, t' sais ben, quand les hommes étaient aux champs. Elles en avaient peur. I' en profitait pour s'faire faire des omelettes. J'l'ai ben surpris su' l'vif, une fois. J'te dis que j'i ai fait faire le major dans la souël à cochons!

## DES MARCHANDS DÉPAREILLÉS

A part les réparateurs de chapelets assis d'avant l'église, en plus du grand-père de Maurice Hébert, qui était vendeur d'eau, je m'appell'rai toujours de Lanor Laouette.<sup>20</sup> Elle tenait magasin dans l'haut d'la rue Sainte-Anne. C'est qu'elle faisait sa p'tite bière elle-même avec du houblon...

Vers 1900, l'vendeur ambulant v'nait su' l'perron d' l'église. I' ramassait l'monde en parlant p(u)is en gesticulant. I' débitait son boniment avec un accent du yable, su' son onguent Jackson Jambray Michigan. Sés p'tits pots en éclisses de bois s'vendaient .10, 3 pour .25. Tu t'frottait avec ça quand t'avais mal à (la) tête, mal à (la) gorge, au cœur, au ventre...

10. Document manuscrit Desrochers; plus les informations fournies par M. Prime Brodeur, qui a bien voulu nous recevoir le 16 octobre 1970. M. Brodeur naquit à Varennes en 1899.

11. Alors attendant à l'église.

Mémère Prime, elle, s'trouvait su' anciennement le restaurateur Camille Blain, pas loin d' l'église. Ça m'est arrivé souvent d'i ach'ter dés bâtons d'canelle p(u)is dés mains à (la) m'lasse. Juste à côté, y avait une boulangerie. Le boulanger pétrissait dés p'tits pains avec ses restes de pâte, p(u)is i' donnait ça aux enfants. C'est si bon, une journée encore chaude!

Vila, lui, c'tait un marchand d'légumes. I' s'en allait en trottinant. Pour le taquiner, on disait: «Un p'tit saut, Vila!»

### DES ATTELAGES DE PREMIÈRE CLASSE

J'ai ben connu l'dernier sellier dans Varennes. C'était peut-être l'dernier, mais i' a été l'meilleur. Sés attelages étaient r'connues à la ronde. I' s'app'lait Napoléon Jodoin.<sup>21</sup>

Ça, c'tait un homme travaillant. I' avait ouvert boutique en 1904, où c'est qu'i' reste encore, dans l'haut d'la rue Sainte-Anne. Pendant 3 ans avant ça, i' avait travaillé comme apprenti, sans salaire. Tout juste si i' prenait un mois d'vacance pour travailler aux foins, pour s'faire que(l)ques piastres.

Toujours qu'i' a ouvert boutique. I' l'a r'fermée 50 ans après. Et p(u)is les att'lages et les selles qui sont sorties de là, mon vieux, dés vrais bijoux: tout' ben finies, tout' ben dessinées. C'tait, pour ainsi dire, un artiste. J'tais là, à l'exposition de Sainte-Théodosie en 1928, quand i' a gagné l'premier prix.

Mais, à vrai dire, i' aurait ben mérité un autr' premier prix, aussi. Dans c'temps-là, on disait qu' le yable apparaîtrait à ceux qui donnaient à danser. L'yable aurait eu d'l'ouvrage... On se r'trouvait dans des familles pour danser des brandy, des sets carrés, pour battre l'aide de pigeon.<sup>22</sup> Napoléon giguait su' des reel. Que c'était beau à voir! I' avait personne pour l'accoter.

12. Ce récit est basé sur les souvenirs de deux témoins: M. Edmour Beauchamp avait 11 ans lors du cyclône. Comme il le dit si spirituellement: «Les faits, à cet âge-là, s'écrivent avec une bonne encre.» M. Beauchamp nous reçut le 22 mars 1970. Et M. Hector Hébert avait 8 ans lors de l'événement. Il fut interviewé en janvier 1971.

HUE, DIA!

Zotique Bertrand dit Desrochers, le père de Léa Jodoin,<sup>23</sup> était un él'veur de ch'vaux. Un étalon reproducteur, dans c'temps-là, ça valait \$200. I' connaissait ça, les expositions! Quand i' en avait à Verchères, proche d'la cannerie, i' était l'premier arrivé et l'dernier parti.

Mais l'grand-père maternel de Léa Jodoin avait aussi une bonne main avec les ch'vaux. Ça, s'était avant mon temps, par exemple... I' restait à la p'tite côte de Sainte-Théodosie. Quand Colborne ést passé avec sés soldats, aux Troubles de 1837, tu penses ben qu'i' s'gênait pas: i' fauchait les têtes dés dindes p(u)is i' prenait lés ch'vaux sans permission. Colborne cherchait aussi les fusils. Le père Dansereau l'avait caché dans l'foin... **I's ont eu** beau l'entourer d'bayonnettes, le père a rien dit! I' sont r'partis piteux, mais i's ont volé sa jument qu'i's ont amenée à Longueuil. Ça d'vait être une jument patriote! Elle a réussi à s'détacher pendant la nuit, p(u)is elle est rev'nue toute seule à la maison.

Dans mon temps, tu pouvais faire faire<sup>24</sup> un ch'val pour pas cher. T'avais qu'à t'rendre à la boutique de forge de Bernard Thomas, p(u)is c'tait pas long. Pour .25, i' arrachait les 4 fers, les travaillait p(u)is les r'posait.

Félix Provost<sup>25</sup> aussi était l'un **dés plus gros** él'veurs de ch'vaux. C't homme-là était jamais allé à l'école, mais tu pouvais pas avoir plus courageux, plus d'affaires. I' s'levait à 5 heures tous les matins pour voir à son train. I' était dev'nu un assez gros cultivateur, dés fois i' engageait un homme qui payait .75, \$1 par jour. Les gages étaient pas élevés. De 1916 à '26, c'est son garçon Armand qui travaillait pour lui, pour \$200 par année, nourri, logé. Félix Provost hivernait une douzaine de ch'vaux.

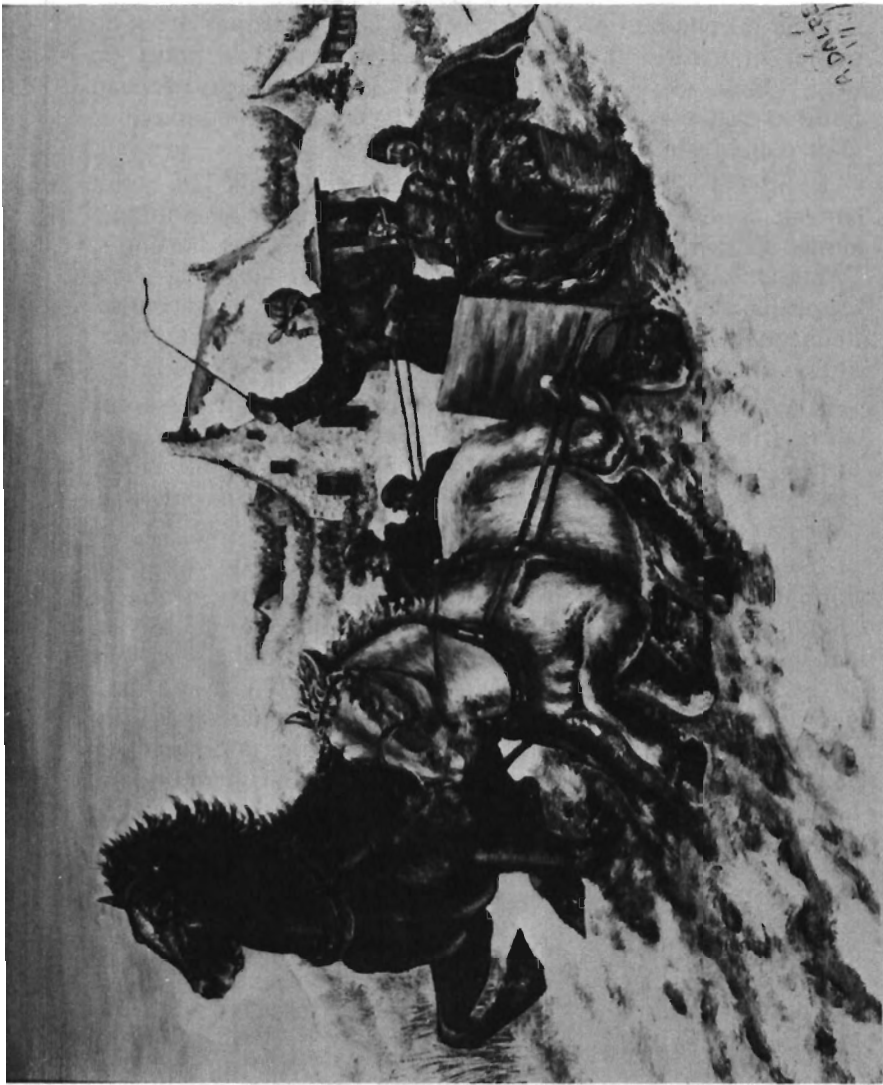
Y avait des ch'vaux ben dressés. Le père **Philius** Charbonneau a été le premier postillon. Son garçon, Jean, a fait

13. Alors situé rue Massue, côté opposé à la résidence de M. Antoine Pillette, à trois maisons du coin.

14. M. Signor Messier est le beau-frère de M. Hector Hébert.

15. Située au rez-de-chaussée, côté sud.





Toile de A. Albert Dalpé. Photo Jean-Pierre Laporte, Varennes.  
La course après la messe.

comme lui pendant 42 ans, de 1914 à '56.<sup>26</sup> C'tait pas drôle de passer la malle.<sup>27</sup> Y avait 23 milles de terre, de boue, de neige. Mais c'est pour te dire qu' le ch'val était si ben habitué qu'i' s'arrêtait tout seul de façon que le conducteur était placé juste vis-à-vis la boîte à malle.

Le ch'val d'Albert Durocher, qui restait dans l'île, était surtout patient, lui. Quand Albert traversait pour ses commissions, au printemps, y avait déjà d' l'eau su' les bordages. I' mettait sa chaloupe dans sa voiture, traversait su' la glace et, p(u)is rendu à l'écran,<sup>28</sup> i' attachait le ch'val à une balise, débarquait la chaloupe et ramait jusqu'à Varennes. Le ch'val attendait.

Y avait aussi des ch'vaux d' trois-minutes! C'tait des courseurs, fringuants, les pattes fines. En sortant des sheds<sup>29</sup> après la messe, tu voyais, comme ça, un beau spectacle de course. Les cultivateur étaient fiers de leurs ch'vaux. Un pur-sang, c'est pas plus beau qu'une machine?

L'oncle de Hector Hébert, lui, avait un ch'val de voiture. I' l'app'lait Ben. Mais c'tait pas un commerce ordinaire que ce ch'val-là. I' l'vantait à tout l'monde, le Ben par-ci, le Ben par-là, i' y portait quasiment respect. Mgr. Jobin était fort su' les décorations pour la Sainte-Anne: des sapinages partout, des drapeaux, des banderolles... V'la-t-y pas que, juste à la vue d' tout l'monde, le ch'val en question s'met à donner des coups d'tête, les oreilles dret, p(u)is à s'rebiffer, à rejimber... Le Ben avait eu peur d'une banderolle! L'oncle en pleurait!

## UNE SAINTE-CATHERINE POUR MON BEN

Aux ch'vaux d' trois-minutes, i' fallait pas aut' chose que les meilleures voitures, ça s'entend. Pas aut' chose que les buggies avec tops à franges, les gladstones, les berlos, les carioles et les sainte-catherine signés Azarie Payette.

16. Mme. Eugène Simard nous reçut en février 1971. Fille du voiturier Payette, elle naquit en 1885.

17. Mme. Josaphat Dalpé nous fournit de précieuses informations chez son fils, M. A. Albert Dalpé, en novembre 1970. Elle vit le jour en 1889.

18. Savant.

A vrai dire, elles avaient d' l'allure. Et même qu'elles avaient d' la ligne. Y en avait des strapées, t'sais ben, avec une ligne qui courait tout l' long d'la silhouette. C'est pas pour rien qu'elles étaient renommées dans la région.

Oui, i' travaillait ben Azarie Payette, dans sa boutique d'la rue Sainte-Anne accrochée au p'tit pont d'la coulée Notre-Dame. Te rappelles-tu comme i' avait toutes sortes de drigayes<sup>30</sup> la-d'dans? C'était un homme pas mal intelligent. Un artiste, en tout cas, et p(u)is un homme d'affaires! Quand i' partait vendre ses carioles du côté du nord, i' partait pas pour rien!

Que veux-tu, la vie change. Un jour, c' tait dans les 1902, y a eu la machine du père Lalumière. Le monde se j'tait dans les fossés, lés chiens jappaient, la poussière montait. Le progrès était rentré dans not' village. P(u)is, y a eu celle de Midas Provost, p(u)is le Ford à pédales de Tancrète Choquet, vers 1914. Le pauv' voiturier, lui...

Mais j't'ai dit qu' c'était un homme de commerce. I' s'est dit: «Ces engins-là, c'est ben dangereux...» I' a ach'té la maison de pompes funèbres de Midas Provost. P(u)is i'a ben vé-cu!

## LES CH'MINS CROCHES

Cré gué, on avait pas peur d'la famille, nous aut'. Y en avait d'la marmaille su' les bancs d'la table. Ca en faisait du monde, aussi, qui portait l'même nom! C'est là qu'lés surnoms étaient c'mmodes. Prend les Choquet,<sup>31</sup> par exemple. Le père Philippe était dit Gazeau. Son garçon, Tancrète, qui ést un peu plus jeune que moi, a marié une Choquet dit Marouche. Tout ça pour te dire que Philippe Choquet, p(u)is son garçon, ça été des hommes d'affaires pas mal connaisseants. Le père Philippe avait bonne main avec les lois. A chaque Tous-saints, i' passait pas mal de contrat pour prêter d' l'argent.

19. Méprisable.

20. Mme. Léonard Goyette. Ce sobriquet lui viendrait semblablement de la mauvaise prononciation qu'elle avait elle-même de son nom.

21. M. Napoléon Jodoin et sa fille Yvette nous accueillirent en février 1970. M. Jodoin naquit en 1884, dans cette même résidence de la rue Sainte-Anne.

On peut dire qu'i' a été un des grands bâtisseurs de Varennes, dans son temps.

C'était son idée, les ch'mins croches. Que c'est qu'i's ont d'croches, tu m'diras? Rien. C'était des ch'mins faits pour une voiture double.<sup>32</sup> Si t'avais rien qu'un ch'val, t'étais mal pris. Le père Hébert a été l'premier à faire faire un att'lage double. Y en a plusieurs qui ont dit: «Faut-y être creux!» Le plus drôle, quand l'père Philippe Choquet était pour, le père Pinard était contre. P(u)is quand Pinard était pour, Choquet changeait d'idée... Y en a qui mettait des bottes de paille d'sus pour le briser. A la Butte, le père Zarie Baptiste était ben contre: i' prom'nait un grand chaudron derrière sa voiture pour aplanir le milieu. La chicane des croches, entre le Haut du village où restaient les notables et l'Bas, a ben durer 4-5 ans. C'tait une querelle à demeure! Les disputes s'réglaient su' l'perron d'l'église. Dés fois, on en v'nait aux poings. Les enfants en ont fait des farces p(u)is des chansons. Mais fallait ben s'désennuyer... la chicane a r'pris, après 1921, avec l'ensablage des ch'mins!

La politique, c'est curieux, tu fais ça avec dés idées que t'as d'une loi qui ést passée ou qui devrait l'être. Mais tu peux pas t'empêcher d'y mettre du sentiment. J' me rappelle du temps où Aimé Petit,<sup>33</sup> le faiseur de ch'mins, ést rentré au conseil. I' ést assis ben tranquille, lés jambes étendues. Lés gars l'proposent comme conseiller. I' se r'tire les jambes. I' ést assermenté. P(u)is là, i' a donc cabaler pour présenter le Grand René<sup>34</sup> comme maire! Mais la politique l'avait intéressé ben avant ça. Quand i' avait 17 ans, j'en avais 29. On s'éstait grimonés<sup>35</sup> pour prendre les chars p(u)is on éstait descendu à Sorel pour écouter parler Laurier.

Le garçon de Philippe Choquet, lui, avait organisé la plage dans l'île. Le monde disait qu'i' éstait fou d' s'occuper d'ça. Moi j'te dis qu'i' éstait un fin renard comme son père.

22. Vers 1905, danse par couple dont les pas éstaient compliqués.

23. Mme. Léa Jodoin fut interviewée en mars 1970. Elle est née en octobre 1883.

24. Faire ferrer.

Mais, i' a ben travaillé avec ses enfants. I's ont t'nu ça pendant 28 ans. Tu t' rappelles comment y avait du monde, dans les années '50?

J'payais .10, au commencement, pour entrer su' la plage. P(u)is j'ach'tais des crêpes au lard avec du sirop d'érable, des confitures faites avec des fraises ramassées dans l'île.

### L'ÉBOULIS D'LA CÔTE-D'EN-BAS

Le cap en avant d'l'église était plus avancé dans l'fleuve, avant. Y avait même un pâturage là-d'sus.

Même chose pour la Côte-d'en-bas. La noce<sup>36</sup> s'était rendue là, j'crois ben qu' c'était en 1916, pour voir passer les bateaux d'soldats qui s'en allaient au front. Tout à coup, y a 160 pieds de terrain qui s'est effondré, à que(l)ques pieds d'la maison d'Armand Provost. Personne est mort, par chance. Mais ça tronge un terrain, ça!<sup>37</sup>

### LA SALLE SAINT-LOUIS

Vos centres d'art, comme vous dites, c'est rien d'nouveau! On a eu l'nôtre! I' s'app'lait la salle Saint-Louis. T'as dû r'marquer qu'elle a été démolie c't été? Elle s'app'lait Saint-Louis parc' que la rue portait c' nom-là, avant, même si on disait souvent la rue des chars, du collège ou d' l'hospice.

Not' centre d'art avait été bâti en 1917. C'que tu sais pas, peut-être, c'est que plusieurs années avant ça, la maison du bedeau s'trouvait juste à la place d'la salle. Elle a été déménagée. Et p(u)is la rue d'la Fabrique passait entre l'église et l'presbytère.

Mais c'est d'la salle Saint-Louis que j'veux parler. Le collège avait préparé le fond d'scène que t'as sûrement vu: c'tait des toiles qui montraient l'arrivée de Gaultier de Varennes. La Société des Artisans avait commencé à présenter des piè-

25. M. Félix était le père de M. Armand Provost qui nous reçut en mars 1970. M. Armand Provost devait décéder l'automne suivant. Il était né en 1891.

26. M. Jean Charbonneau nous parla d'autrefois le 5 avril 1970. Il naquit en 1899.

27. Anglicisme venant de maif.

ces au collège vers 1908. Les acteurs... c'tait juste des hommes! I's ont continué dans la salle, ensuite. Mais là, y avait des créatures. En tout cas, quand tu voulais monter une séance, t'allais voir le curé: tu r'gardais les vigiles, les fêtes, p(u)is la pleine lune.<sup>38</sup> Dés grands acteurs, j'peux t'en nommer: Philias Charbonneau, Arthur Savaria, Emile Martin, Louis Langlois, Victor Payette, Alphonse Racicot.

Une fois, on avait eu une séance vraiment au naturel. Jean Charbonneau (son garçon Jean-Paul était aussi un bon comédien) avait remplacé Pierre-Paul juste avant... C'tait *La marraine de Charlie*. On a ri comme jamais! Ca prenait du monde pas ordinaire pour faire des tours de force semblables! Y a une aut' fois, aussi, où ça été ben naturel, vers 1920. Pour jouer *Le loup blanc*, y avait un rocher et une chaloupe su' la scène. Quand l'acteur tombait en bas d'la chaloupe, que(l)qu'un derrière le rocher brassait l'eau d'une cuve. Mais une bonne fois, i' a avancé sa cuve p(u)is l'gars est tombé d'dans. I'a pas eu besoin d'brasser l'eau.

Faut que j'te parle d'la fanfare. C'est le Frère Rodulphus qui avait eu l'idée d'entreprendre ça. Ca duré de 1917 à '42. Y avait 25 membres. C'tait pas n'importe quoi, arrié donc! Culottes blanches et p(u)is s(o)uliers blancs, coat bleu, avec une casquette à jalons.

La chorale! Ca, c'tait que(l)que chose! On l'a d'vait au Frère Rodulphus, aussi. C't homme-là jouait plusieurs musiques.<sup>39</sup> I' écrivait ses partitions à la main, p(u)is i' lés... comment tu dis? polycopiait à la gélatine. Un saint homme! Y avait Jean Charbonneau qui chantait là-d'dans. Jean avait même commencé à 10 ans. Le Frère Amos, qui a remplacé le Frère Rodulphus, ést resté pendant 25 ans. La chorale avait donné plusieurs concerts. Ce Frère-là jouait si ben d' l'orgue que Mgr. Jobin arrêta sa quête pour l'écouter! J'peux t'nommer des chantres, aussi: Arthur Savaria, c'tait une basse profonde;

28. Faille dans la glace par laquelle l'eau submergeait une partie de la traverse.

29. Ecuries jadis situées sur l'emplacement de la caisse populaire. Une ordonnance de Michel Bégon en date du 29 février 1716 défendait les courses de chevaux après la messe. (*Edits et Ordonnances*, v. 2, p. 71)

30. Choses hétéroclites, inventions.

Arthur Provost, Gaspard Langlois, des ténors; et p(u)is André Malépart avait chanté le Minuit Chrétiens jusqu'à l'âge de 16 ans, avec sa p'tite voix d'enfant. Mlle Victoria Langlois dit Cyriaque a joué l'orgue pendant 50 ans sans jamais manquer une seule fois.

Elie Langlois, lui, c'tait un maître-chantre qui avait un genre à lui tout seul. Tu pouvais aussi bien l'voir avec une claque et p(u)is une bottine... C'est lui qui s'assoit dans l'église avec un missel, dans l'temps des messes en latin, pour chanter les répons au prêtre. Un bon jour, i' était là avec un aut' chantre qui répondait en même temps qu' lui. Mais l'aut' avait mis l'doigt su' lés répons. Elie s'est pas énérvé. I' a continué à chanter su' l'même air, mais au lieu du latin, i' disait: «*Ote donc ton doigt.*»

## LE DOCTEUR BEAUCHEMIN

Tu voyais sa cariole passer à travers champs, par dessus lés clôtûres, l'hiver quand la croûte portait. Le capot d'chat rel'vé jusqu'aux oreilles p(u)is la crémone au vent. I' était arrivé à Varennes vers 1900. J'te dis qu'on était **content de l'avoir!**<sup>31</sup>

C't homme-là s'est dém'né, pendant la grippe espagnole.<sup>32</sup> Ca avait commencé avec les p(l)uies d'automne. On en a eu jusqu'au printemps de c'te misère-là. Y avait des cas à toutes les portes. Le monde tombait par grappes. Le docteur Beauchemin les portait tout dret au cimiquère avec le vicaire Talbot, sans service. I' a été presque 17 jours sans dormir, sans s'déshabiller. Au printemps, quand la neige portait p(l)us, c'est en raquette qu'i' voyait sés malades. I' a pas arrêté. L'cauchemare a disparu avec le bon soleil..

Mais l'docteur Beauchemin, c'tait aussi un expert dans les accouchements. Un génycologue? que(l)que chose comme ça. En tout cas, y en avait 88 à 90 à faire par année... Ca peu-

31. M. Tancrète Choquet nous reçut en mars 1970. Il naquit en 1890.

32. Au début du siècle, le chemin croche était un chemin d'hiver entretenu pour les voitures à deux chevaux et qui se composait de deux canaux produits par le passage des chevaux et le glissement des patins des voitures. Ces canaux étaient séparés par une bande élevée. Il s'agissait alors de modifier les voitures à un cheval pour qu'elles puissent s'y engager.

plait! I' a pas perdu une seule mère! C'est-y pas connaît' son métier, ça?

I' était capable itou d'opérer. Oui, comme tu dis, c'tait un chirurgien. I' avait opéré un garçon pour l'appendicite, dans l'île. Pour traverser à l'île, au printemps, i' était obligé de mettre sa chaloupe dans sa traîne. I' tirait la traîne su' la glace; arrivé à l'eau, i' descendait sa chaloupe, mettait sa traîne dedans jusqu'au prochain îlet d'glace, et p(u)is comme ça jusque l'aut' bord.

Quand i' pouvait faire transporter les malades trop graves, i' les mettait su' les chars. L'ambulance les prenait à la gare Bonaventure. Ou ben i' d'mandait à Edgar Horman, qui avait un taxi, d' les conduire.

C'tait pas un homme ordinaire. I' était même dentiste. Quand lés p'tits gars d' l'hospice arrivaient en pleurant avec une rage de dent, i' disait: «Pleure pas mon p'tit gars. J'veis t'donner ta dent. Tu l'empotr'ras.» C'est drôle, mais ça lés consolait.

## MONSIEUR CHARLES

Jamais, au grand jamais, j'ai connu quelqu'un qui r'semblait à Monsieur Charles!

Quand j'étais p'tit gars, j'ai usé més culottes su' lés bancs d'la p'tite école d'la Baronnie. Pour s'rendre en classe, on marchait 4-5 p'tits gars ensemble.

Quand on voyait v'nir Monsieur Charles, on s'préparait. I' arrivait avec sés deux cannes, le dos un peu voûté. I' s'ar-rêtait doucement, prenait sés deux cannes d'une seule main, enl'vait sa casquette, disait gravement: «*Bonjour Messieurs.*»

On enl'vait not' casquette en grande cérémonie, et p(u)is on répondait, l'un après l'aut': «*Bonjour Monsieur Charles.*»

33. M. Aimé Petit nous parla d'autrefois le 13 novembre 1970. Il est né en 1894.

34. M. René Jodoin, maire du village dans la décennie de 1950.

35. Toilettés.

36. Foule.



Si y en avait eu un qui se s'rait pas décoiffé, ou qui aurait fait une farce, j'pense que les aut' i auraient sacré la volée!

## MATHIEU S'EST TUÉ AUX CLOCHES

367

Mathieu a fait l'tour comme les cloches. C'tait l' 13 janvier à midi et cinq. Quand l'bedeau tirait trop fort l'câble du bourdon, i' faisait l'tour. Mathieu a fait pareil. I' était à souder su' l'toit d' l'église quand l'Angélus s'est mis à sonner. Faut croire qu'i' en a eu plein les oreilles. Mathieu est tombé, i' en ést jamais rev'nu. A huit heures, la cloche sonnait huit coups lentement, comme que(l)qu'un qui braille: c'tait l'glas.

Mathieu a eu son service. Mais dans la salle paroissiale, tu m'diras, c'est pas aussi beau. Parc' que l'curé Jobin,<sup>43</sup> lui, i' connaissait ça, les grandes manières. Si t'avais vu l'église à la Sainte-Anne! Pendant l'carême, c'tait aut' chose: ça faisait presquement peur. On aurait dit une sorte de purgatoire avec dés grandes banderoles noires qui pendaient du plafond. Mais les femmes l'avaient déjà fait, leu' purgatoire: que(l)ques jours avant l'carême, elles entraient leu' moulins à coudre dans l'église, p(u)is ça cousait des banderoles.

Mais Mathieu aurait eu un beau service, aussi, dans l'temps du curé Gaudet<sup>44</sup> ou du curé Charette.<sup>45</sup> M. l'abbé Gaudet, c'tait loin d'être un bel homme, et p(u)is à part ça qu'i' prisait... Mais l'bon Dieu nous avait donné là tout un prédicateur! Celui d'avant, M. l'abbé Charette, c'tait un saint, quand j'te dis, un vrai saint du ciel! Pour en rev'nir au service, y avait de vrais chandeliers, dans c'temps-là. Pas des lustres. I' fallait les descendre pour changer les chandelles. Et p(u)is aux funéraires, le monde tenait des cierges à chaque banc. Dans l'temps du curé Gaudet, ça commençait tout juste, les entrepreneurs de pompes funèbres. Avant ça, y avait d'quoi mourir avec le mort: dés voisins l'lavait, p(u)is l'mettait su' 3 planches clouées. Là, t'avais dés chandelles de baleine qui

37. Reportage avec M. Elie Bénard, le 16 novembre 1970. M. Bénard naquit à Boucherville en 1878.

38. Pour le beau temps.

39. Instruments.

dégageaient une odeur étouffante. Tu passais la nuit au corps, avec, devant la porte, le corbillard d'la Fabrique qui attendait... On mettait l'mort dans un cercueil de \$12 juste avant d'partir pour l'église. Le corbillard était toujours tiré par 2 ch'vaux noirs.

Mais si c'avait été dans l'temps d' Norbert Martin, Mathieu aurait choisi son heure. J'va(i)s t'dire pourquoi. Tu t'appelles du curé Théberge?<sup>46</sup> C'tait tout un homme! J'ai jamais vu plus mauvais!<sup>47</sup> Y avait eu une p'tite dispute entre l'curé et la Fabrique. Chacun avait engagé un bedeau d'son côté et voulait pas en démordre. Lés deux bedeaux étaient mal pris... Ca fait qu'i's sonnaient chacun leur Angelus. J'sais pas l'quel Mathieu aurait choisi...

#### LA GLACE CHARRIE

Nous aut', i' fallait pas avoir peur de ça la poudrerie, le nor-doit, la neige aux clôtures p(u)is les traverses de glace.

T'avais la glace d'une nuit: c'est comme du frimas clair; celle-là, elle portait pas son homme. P(u)is t'avais la glace de deux nuits: un 2<sup>e</sup> frimas collé au premier; celle-là commençait à avoir d' l'allure. Lés gens d' l'île s'ouvraient un ch'min su' l'fleuve pour Varennes, et p(u)is pour la Pointe-aux-Trembles où i's pouvaient prendre le tramway au bout d'la rue Lasalle.<sup>48</sup> Un peu plus tard, c'tait l'Conseil de comté qui s'en occupait. L'employé pour lés ch'mins bêchait les renflements, p(u)is piquait la glace pour la faire épaissir. C'tait beau, ce ch'min'là, tout balisé de sapinage à travers une espèce de désert blanc.

A part les carioles, y avait même un service d'omnibus. C'tait dés traîneaux à plusieurs bancs, complètement couverts et tirés par deux ch'vaux. Bon sens qu'i' faisait chaud là-dedans! On ôtait sa bougrine p(u)is on restait en manches

40. Informations fournies par la fille du docteur Beauchemin, Mlle Mathilde. Le docteur est décédé en 1954.

41. Epidémie qui sévit après l'armistice de 1918 jusqu'au printemps.

42. M. Charles Borduas, célibataire, grand-oncle de M. Armand Borduas, qui fut interviewé en novembre 1970. M. Armand Borduas naquit en 1899.

de ch'mises. Le dimanche, y avait dix omnibus en marche. Ce service-là s'est arrêté avec la mort de Joseph Trudeau, en 1936.

Mais la glace, t'sais ben, ça avait pas qu'dés bons côtés. J'm' rappelle qu'un automne, on était une trentaine de personnes au quai, à r'garder tout un spectacle. L'automne, on était mal prix pour aller vendre au marché Bonsecours. L'été, on avait l'bateau, l'hiver, la traverse. Mais l'automne, i' fallait s'rendre jusqu'au pont Victoria, c'qui d'mandait que(l)ques 8 heures, p(u)is autant pour r'venir. Toujours que c'te fois-là, d'bonne heure à l'automne, le fleuve avait pris un peu. V'là-t-y pas qu'Petit, qui s'en allait en ville avec d'aut' voitures, décide de prendre la traverse. Lés aut' i' disent: «Si tu veux t'noyer, mon gars, vas-y tout seul!» Aimé Petit s'élançe su' l'fleuve à la fine course avec son Springer p(u)is i' finit par traverser. Mais i' s'était aperçu qu' la glace était mince que l'yable. Y avait même des hommes qui balisaient ici et là où c'était pas passable. Mais Petit s'est rendu au marché, a tout vendu, p(u)is i' décide de r'venir par l'même ch'min. Mais i' avait mouillé entre temps... Petit lance l' Springer à la fine épouvante. L'eau montait derrière lui su' la glace. Qu'importe, i' s'est rendu. Au monde qui le r'gardait v'nir su' l'quai, i' a dit en arrivant, tout content: «Ca été rien qu'une pensée pour descendre!»

Un jour de l'An, Thomas Durocher, qui restait dans l'île, avait mis son pal'tot d'castor et voulait traverser à Varennes avec Beaudry. I' avait mouillé, la glace a commencé à marcher. I' s'est r'troussé l'capot p(u)is i' a sauté d'ilots en ilots. Beaudry, lui, s'est ramassé au Cap.

Le printemps, c'tait ben inquiétant. La glace tombait en chandelle su' l'dessus. I' fallait qu' tu surveilles l'moment où elle commencerait à charrier pour pas descendre l'fleuve avec elle. Quand l'fleuve était en cru, i' faisait des choses surprenantes. I' s'énervait à chaque printemps. Ca lui prenait d'englou-

43. Mgr. Ferréol Jobin né en 1868. Ordonné en 1892, il se rendit à Rome parfaire ses études et obtint un doctorat en philosophie. Il fut curé de Varennes de 1917 à '42 et y fut inhumé.

44. Né en 1849, ordonné en 1873, M. l'abbé Gaudet fut curé de notre paroisse de 1908 à 1907. C'était sa 5<sup>e</sup> cure.

tir les îles. I' ést déjà passé par-dessus l'île Sainte-Thérèse! En 1899, par exemple, un' maison d'la rue Sainte-Anne, dans l'haut du village, a été traversée d' l' aut' bord d'la rue par la glace. Dans l'temps des trottoirs de bois, vers 1910, i' fallait les attacher aux perrons parc' que l'fleuve les charriait. P(u)is en 1928, l'fleuve s'en ést v'nu vers nous aut' un samedi-saint. Pour te donner une idée, i' restait rien qu'une marche au-d'sus d'l'eau su' la galerie à Jean Charbonneau! Le lendemain, i' fallait une chaloupe d'attachée à sa galerie. Tu voyais tout' sortes de débris naviguer, dés poulaillers complets descendaient l'fleuve... Mais ça rempirait: c'tait des **ilots** d'glace, asteur, qui arrivaient avec le gros vent. Mais on a sorti l'tableau d'la bonne Sainte-Anne d'la chapelle, p(u)is on l'a apporté proche **dés** glaces. Tout a arrêté net.

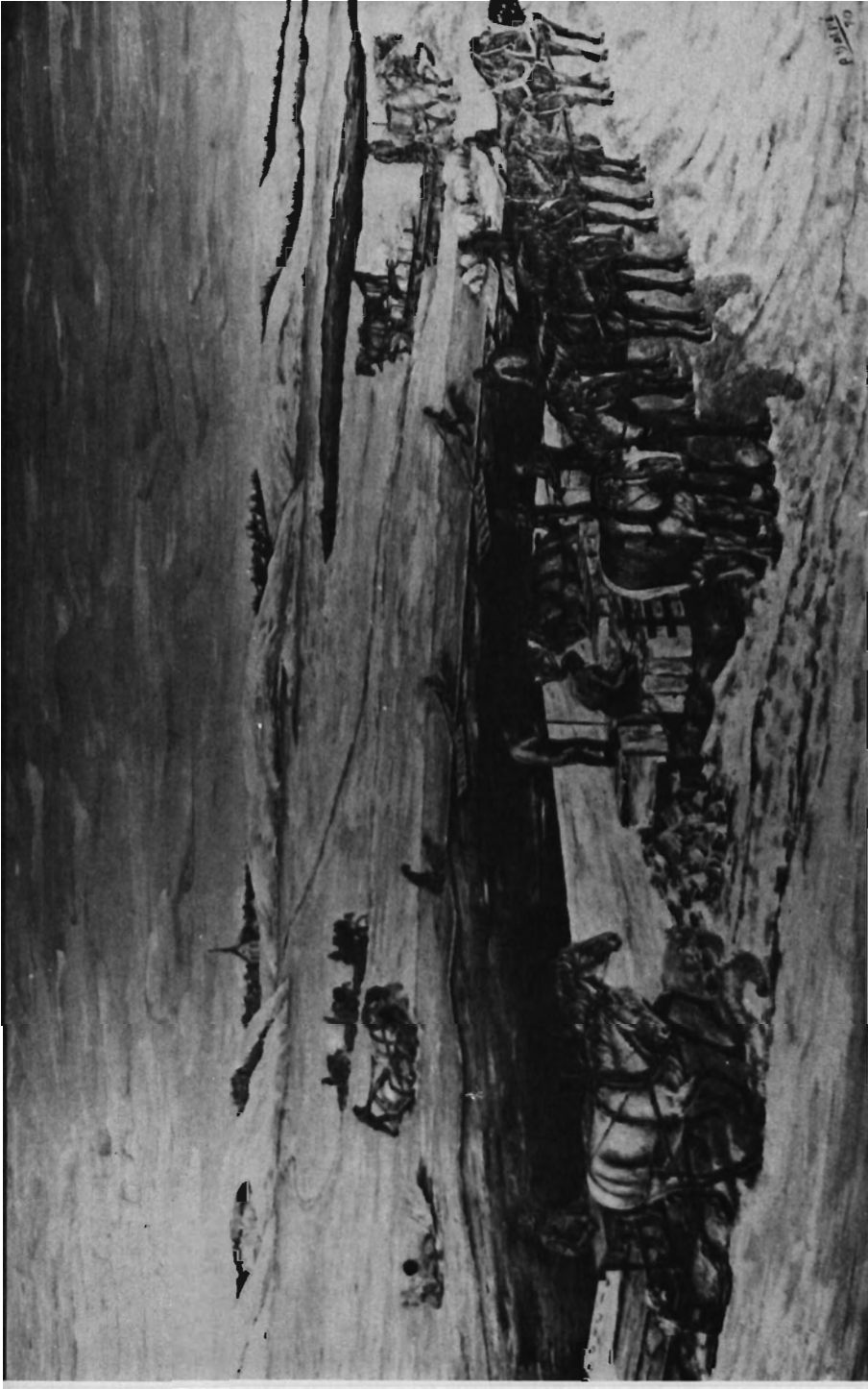
As-tu déjà vu une banquise s'avancer vers toi? C'ést c'qui ést arrivé à Adolphe Lacoste, su' la Côte-d'en-bas. I' travaillait dehors. En rel'vant la tête, i' aperçoit-y pas une île de glace qui v'nait lentement, ben dret su' lui. Adolphe amène sa famille su' l'voisin. Par quel miracle, l'bon Dieu l'sait, mais la glace s'ést arrêté juste à son perron. Elle avait déraciné un orme et p(u)is arracher dés grosses roches.

Mais ça été une industrie valable pendant un' trentaine d'années, la glace. Des parties du fleuve étaient coupées en morceaux à chaque hiver. Tous les gens d'la campagne en charriaient. I's s'rendaient su' l'fleuve avec dés voitures et là, un homme pouvait scier, dans sa journée, que(l)ques 200 blocs.<sup>45</sup> I' transportaient ça su' leu' fermes, p(u)is i's mettaient ça dans les hangars sous du brin d'scie. Quand i's en avaient trop pour eux-aut', i's en vendaient au village. L'aut' jour, t'sais ben, le garçon d'mon plus vieux m'a lu une histoire qu' j'ai trouvée ben bonne. Ca été écrit par un moine du temps de Jacques Cartier. I' s'app'lait Rabais. Non... Rabelais. Tiens, lis-moi ça, voir:

45. M. l'abbé Joseph Charette, né en 1850, fut curé à Varennes de 1903 à 1907. Il fit ériger le presbytère en 1906.

46. M. l'abbé Joseph Salomon Théberge, né en 1827. Il fut ordonné en 1850, curé de notre paroisse 1881 à 1899.

47. Coléreux.



Toile de A. Albert Dalpé. Photo Jean-Pierre Laporte, Varennes.  
La coupe de la glace.

«Pantagruel affirmait ouïr voix diverses en l'air, quand il nous fut avis que nous les oyons pareillement et que les oreilles nous cornaient. Plus persévérions écoutant, plus discernions les voix jusques à entendre mots entiers. Ce qui nous effraya grandement. Panurge s'écira: Ventre dieu, est-ce moquerie? Nous sommes perdus. Fuyons... Le pilote fit réponse: Seigneur, de rien ne vous effrayez. Ici est le confin de la mer glaciale, sur lequel fut au commencement de l'hiver dernier passé grosse et félomme bataille entre Iroquois et Algonquins. Lors gèlent en l'air les paroles et cris des hommes et des femmes et autres effrois du combat. A cette heure, la rigueur de l'hiver passé, advenant la sérénité et tempérie du beau temps, elles fondent et sont ouïes.

— Par Dieu, dit Panurge, je le crois. Mais n'en pourrions-nous voir quelqu'une?

— Tenez, tenez, dit Pantagruel, voyez-en ici qui ne sont pas encore dégelées.

Lors il jeta sur le tillac pleines mains de paroles gelées, lesquelles quelque peu réchauffées entre nos mains, fondaient comme neige et les entendions parfaitement.»

Depuis c'temps-là, j'm' dis que j'rêvais pas. Ca en faisait du monde su' la glace, avec les omnibus, les carioles, les prom'neux du clair de lune et p(u)is les coupeurs de blocs. Ça en faisait, des paroles, aussi! Dés fois, quand j'approchais d'un hangar, i' m'semblait entendre, à travers l'brin d'scie, des hue, dia, arrié donc la Grise, wo... Non, j'rêvais pas!

48. M. Albert Durocher nous reçut le 8 janvier 1971. Il naquit en 1886.

49. Outre les brise-glace à partir de la décennie 1930, la circulation maritime d'hiver débuta le 13 février 1958.

50. Ces blocs de glace pouvaient mesurer environ 16 pouces par 4 pieds. L'épaisseur en variait de 30 à 60 pouces, avec une moyenne de 36 à 40 pouces.

51. Dans ce chapitre furent également incorporées les informations reçues de M. et Mme. Hector Sénécal, le 22 janvier 1971; de Mlle Annette Jodoin et de sa mère, Mme. Elie Jodoin, le 27 février 1971; et de Mlle Colette et Mme. Robertine Bonneville, au Foyer, le 26 mars 1971.

*Cet essai ne fut que balises  
sur les chemins d'eau et les portages.  
Qui s'enfoncera plus avant dans la genèse varennoise  
pour parfaire les portulans?  
Qui aura ce cœur de pionnier?*





# Bibliographie

## SOURCES MAJEURES IMPRIMÉES

- Archives du Canada, correspondance générale.  
Rapport de l'archiviste du Canada 1899, 1923.  
Rapport de l'archiviste de la province de Québec, 1922-23.  
Mennie-de Varennes, Kathleen —*Généalogie de la famille Gaultier de Varennes en Amérique de 1665 à nos jours*, édité par la Société Canadienne de Généalogie, Québec, mars 1970.  
Tanguay, Mgr. Cyprien —*Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, édition de 1871.  
Roy, Pierre-Georges —*Inventaire des concessions en fief et seigneurie. etc.* Particulièrement le volume 2.  
Roy, Pierre-Georges —*Greffes des notaires*.  
Brouillette, Benoit —*Varennes, monographie géographique*, l'Actualité Économique, Montréal, 1944.  
*Dictionnaire biographique du Canada*, tomes 1 et 11, Montréal, 1966.  
*Bulletin des Recherches Historiques*, 1915, 1917-18, 1920, 1929, octobre-décembre 1956, mai 1966.  
Morisset, Gérard —*Les églises et le trésor de Varennes*, Québec, 1943.

## SOURCES MAJEURES MANUSCRITES OU DACTYLOGRAPHIÉES

- Archives des corporations de la Paroisse et du Village de Varennes.  
Archives de la Commission scolaire de Varennes.  
Archives de la Fabrique de Varennes.  
Lemoyne de Martigny, Yves —*Divers actes notariés relatifs aux familles Lemoyne de Martigny et Messier*.  
Desrochers, abbé René —*Diverses pièces manuscrites, généralement sans indication des sources*.  
Desrochers, abbé René —*Recherches faites par l'abbé René Desrochers en France, Irlande, Rome et Angleterre*. Brochure de 5 pages dactylographiées.  
Beauregard, père Jean-Marie, o.p. —*Diverses pièces manuscrites conservées à l'annexe Aegidius-Fauteux de la Bibliothèque Nationale*.  
Labadie, Louis —*Journal personnel, conservé au Séminaire de Québec*.
-

## SOURCES MINEURES IMPRIMÉES

Archives de l'Archevêché de Québec.

*Les Cahiers des Dix.*

*Edits et Ordonnances.*

Farley-Lamarche/Boréal-Express — *Histoire 1534-1968*, édition du Renouveau Pédagogique Inc., Montréal, 1968.

Lacour-Gayet, Robert — *Histoire du Canada*, édition Fayard, Paris, 1966.

Charlevoix, père François-Xavier, s.j. — *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, 1744.

Boucher, Pierre — *Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada*, Paris, 1664, rééditée par la Société Historique de Boucherville, Boucherville, 1964.

Roquebrune, Robert de — *Les Canadiens d'autrefois*, édition Fides, Montréal, 1962.

Lanctôt, Gustave — *L'administration de la Nouvelle-France*, édition Champion, Paris, 1929.

Lanctôt, Gustave — *Jacques Cartier devant l'histoire*, édition Lumen, Montréal, 1947.

Mitchell, Sœur Estelle s.g.m. — *Messire Pierre Boucher*, édition Beauchemin, Montréal, 1967.

Roy, Régis et Malchelosse, Gérard — *Le Régiment de Carignan*, Montréal, 1925.

Richaudeau, père — *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, édité à Paris, 1876.

Séguin, Robert-Lionel — *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, édition Fides, Montréal, 1967.

Séguin, Robert-Lionel — *La sorcellerie au Québec du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, édition Leméac, 1971.

Létourneau, Firmin — *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Montréal, 1950. Préface du chanoine Lionel Groulx.

Fauteux, Jean-Noël — *Essai sur l'Industrie au Canada sous le régime français*, Québec, 1927.

Fauteux, Aegidius — *Les patriotes de 1837-1838*, édition des Dix, Montréal, 1950.

Langlois, Georges — *Histoire de la population canadienne-française*, édition Albert Lévesque, Montréal, 1934.

Bussièrès, Roger — *Le régime municipal de la province de Québec*, Ministère des Affaires municipales, 1964.

Gosselin, Mgr. Amédée — *L'instruction au Canada sous le régime français*, édition Laflamme et Proulx, Québec, 1911.

Audet, Louis-Philippe — *Le système scolaire de la province de Québec*, les Presses universitaires Laval, Québec, 1951.

Morisset, Gérard — *Québec, la maison rurale*, Montréal, 1959.

- Bouchette, Joseph —*Dictionnaire topographique, 1815 et 1831.*  
 Auger, Roland —*La grande recrue de 1653.*  
 Viger, Jacques —*Archéologie religieuse: Histoire des cures du diocèse de Montréal, 1850.*  
 Drouin, sœur Clémentine —*Hôpital Général de Montréal. Mélanges religieux.*  
 Trudel, Marcel —*L'Esclavage au Canada français*, édition de l'Horizon Enrg., 1963.  
 Trudel, Marcel —*L'esclavage au Canada français. histoire et condition de l'esclavage*, les Presses universitaires de Laval, Québec, 1960.  
*Recherches sociographiques*, juillet-décembre, 1961, vol. II, no. 3-4, Université Laval.

#### SOURCES MINEURES MANUSCRITES OU DACTYLOGRAPHIÉES

- Beauchamp, Mlle B. et Dalpé, Mme. M.-Jeanne —*Historique du Cercle des Fermières.*  
 Racicot, Mme. Thérèse —*Historique du Cercle Lajemmerais 1031 de l'Ordre des Filles d'Isabelle.*  
*Notes sur l'Hospice Lajemmerais*, Maison provinciale des Sœurs Grises de Montréal, juin 1963.  
*Historique du Foyer Lajemmerais à Varennes*, Maison provinciale des Sœurs Grises.

#### ARTICLES DE PÉRIODIQUES

- Desrochers, abbé René —*Varennes précis historique*, articles parus dans *Le Boulevard*, 1955.  
 Ferland-Anger, Albertine —*Varennes, berceau d'une sainte*, article paru dans *Le Richelieu*, 19 mai 1960.  
 Létourneau, Firmin —*Varennes agricole*, articles parus dans *Le Devoir*, les 17-18 décembre 1943.  
 Marie-Victorin, frère —*La florule de Varennes*, article paru dans *Le Devoir*, 3 juillet, 1943.  
 Massicotte, E.-Z. —*Pourquoi ne pas élever une croix aux héros oubliés de la Rivière-des-Prairies?*, article paru dans *La Presse*. (Sans date, conservé dans les archives de Varennes.)  
 Dalpé, M.-Jeanne —*Un hommage collectif sera rendu au regretté Frère Amos*, article paru dans *La Seigneurie*, 27 avril au 2 mai, 1970.  
 Beauregard, père Jean-Marie, o.p. —*Questionnaire sur Varennes*, article paru dans *Le Richelieu*, 14 octobre 1943.

(Sans nom d'auteur) —*Des investissements de \$130 millions en quelques années*, article paru dans *Le Petit Journal*, semaine du 20 avril 1969.

(Sans nom d'auteur) —*Varenes deviendrait une seule municipalité*, article paru dans *Le Richelieu*, 19 novembre, 1964.

Rivard, Yolande —*Une vieille maison pleine de souvenir*, article paru dans *Le Petit Journal*, semaine du 15 mai 1966.

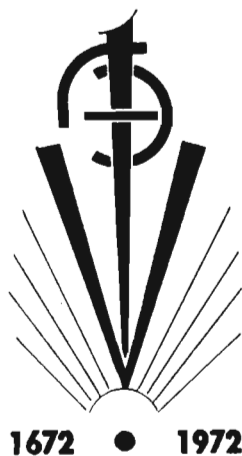
#### BROCHURES

*Programme-Souvenir à l'occasion du 250<sup>e</sup> Anniversaire de la fondation de la Paroisse de Sainte-Anne de Varennes 1692-1942.*

*Centenaire sous l'égide de Marie 1854-1954. Pensionnat Notre-Dame du Sacré-Cœur, Varennes.*

Paquin, sœur Elizabeth, c.s.c. —*Médaille du Centenaire de la Confédération à Varennes*, 8 juin 1968.

Audet, Francis-J. —*Varennes, Notes pour servir à l'histoire de cette seigneurie*, édition des Dix, Montréal, 1943.



## L'EMBLÈME DU TRICENTENAIRE

Dans sa simplicité, cet emblème dit ceci: «De la terre a jailli le progrès, par la vaillance et par la foi.»

C'est une composition de M. Albert Dalpé. L'artiste a donné à chacune des lignes une signification ou un symbole. A la base, une partie d'un cercle supporte un «V» piqué d'une épée qui rappelle que des soldats du Régiment de Carignan furent parmi les premiers seigneurs et les colons de Varennes. Le «V» est la première lettre du mot Varennes tandis que la portion du cercle qui entoure la garde de l'épée forme avec celle-ci le chiffre trois mis pour Troisième Centenaire.

L'épée, sans la garde et sans la partie de cercle devient une croix. symbole de la foi qui animait les fondateurs et les pionniers.

Les rayons illustrent le progrès constant qui n'a cessé de rayonner sur Varennes.

A l'origine. René Gaultier, sieur de Varennes était un militaire de carrière, mais abandonnant la guerre, il devint seigneur terrien et déposa à Varennes son épée inactive, c'est-à-dire son prestige. tout en étant Gouverneur des Trois-Rivières.



# Table des matières

|  |     |
|--|-----|
| Préface .....  | 5   |
| Avant Varennes .....   | 9   |
| 1. Varennes en Neufve-France .....   | 13  |
| 2. Varennes dans la Province de Québec .....   | 107 |
| 3. Un grand peuple au bord d'un grand fleuve .....   | 153 |
| 4. Moissons et cheptel .....   | 207 |
| 4. Épilogue: Le Varennes agricole, par Albert Lapalme,<br>B.Sc.A. (agronome) .....                 | 228 |
| 5. Bref historique de la paroisse religieuse de Varennes,<br>par Roger Cyr, curé de Varennes ..... | 235 |
| 6. L'esprit et la lettre .....   | 263 |
| 7. Le cycle des affaires .....   | 291 |
| 8. Si mon patelin m'était conté .....  | 351 |
| Bibliographie .....  | 375 |
| Emblème du Tricentenaire de Varennes .....   | 379 |

---



*Société de  
Généalogie de  
Drummondville*

545, rue des Écoles  
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

Le tirage de ce volume  
est limité à 2,000 copies.



Lithographié au Canada par:  
ATELIERS DES SOURDS (Montréal) Inc.  
85 ouest, rue DeCASTELNAU - MONTREAL 327



6











Ils furent des gens ordinaires: avec un baluchon léger, mais le cœur lourd des pommiers normands, des potagers angevins, ils vinrent jusqu'aux vieux ports de la Rochelle ou de Dieppe. Les futurs Varennois s'embarquèrent sur des voiliers nains que les vents ballottèrent pendant dix, quinze semaines. Ils furent hétéroclites!

Dans cette Neufve-France où les lacs sont des mers, où les pins effilochent les nues et bordent l'océan, ils essaièrent des morceaux de pays. Avec l'homme rouge, ils empruntèrent le chemin qui mène vers le cœur de l'immensité. Fermiers ou coureurs des bois, ils furent tenaces!

Ils se mesurèrent aux fauves; connurent les tortures de l'ennemi et de l'hiver; souffrirent des épidémies, des disettes, une forte mortalité infantile et militaire; mais ils périèrent. N'est-ce pas du courage?

Tels des agents de la destinée s'arrachant à 17 siècles d'histoire pour forger une épopée nouvelle, ils érigèrent ce pays sans fin. "Il y a des pays (...) pour les hommes, quelques-uns pour les géants". Et les pionniers varennois, comme tant d'autres, furent des géants!

Doris Norman